

choisir

**Prière :
briser les murs**

**Palestine-Israël :
l'impasse**

choisir

revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827 46 76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827 46 75
fax 022/827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322 14 60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP : 12-413-1 « **choisir** »
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **La leçon du baron de Münchhausen** par *Pierre Emonet*

Actuel

Spiritualité

8 **Structures** par *Marc Donzé*

9 **Présence du Ressuscité** par *Etienne Perrot*

Théologie

13 **Prière sans frontières** par *Ambrose Jeyaraj Lourdusamy*

Eglise

17 **L'héritage d'Alfredinho** par *Michel Bavarel*

Religions

22 **Judaïsme et christianisme, l'écoute en partage**
par *Joseph Hug*

Politique

26 **Israéliens et Palestiniens en recherche d'identité**
une interview de Jean-Bernard Livio
par *Lucienne Bittar*

31 **Paroles de Palestiniens – Paroles d'Israéliens**

Psychologie

32 **Israël - Palestine : ces malades qui les gouvernent**
une interview de Norbert Apter par *Lucienne Bittar*

Lettres

35 **Rimbaud, tête d'or** par *Gérard Joulié*

Livres ouverts

38 **Un titre mal choisi** par *Attila Jakab*

39 **Débattre dans l'Eglise** par *Edmond Gschwend*

Livres reçus

ILLUSTRATIONS

Couverture : Pierre Emonet.

p. 7 : Ph. Lissac/CIRIC ; p. 11 : Garo Nalbandian/**choisir** ;

p. 15 : Pierre Emonet ; p. 19 : Michel Bavarel ;

p. 28 : Didier Ruf/WCC ; p. 36 : B.N.P.

Les titres et intertitres sont de la rédaction

La leçon du baron de Münchhausen

A première vue les divers articles publiés dans ce numéro de **choisir** peuvent paraître disparates. Que peuvent bien avoir en commun la résurrection du Christ, la réunion d'Assise, un apôtre des favelas, la guerre en Palestine ou le dialogue entre juifs et chrétiens ? Chacune des situations évoquées pose, à sa manière, la même question. Qui nous donnera la clef de l'entente et de la paix ? Comment parviendrons-nous à sortir des impasses où nous enferment nos cultures et nos traditions respectives ? L'agressivité et la méfiance dont se nourrissent les petites et les grandes guerres sont-elles le lot inéluctable d'une humanité en recherche d'unité ?

Qu'il s'agisse de la rencontre entre les religions, du processus de paix en Palestine occupée et en Israël ou des programmes pour surmonter le clivage entre riches et pauvres, chaque fois les tentatives plus ou moins généreuses buttent contre un mur. Persuadés d'être dans leur bon droit, les parties en conflit mettent leur confiance dans la loi du plus fort. Tous ont de bons arguments pour exiger reconnaissance et priorité. D'ordinaire, la conviction d'avoir raison est directement proportionnelle à la résistance de l'interlocuteur. Les opposés se nourrissent et se confortent mutuellement : les tanks israéliens et le terrorisme palestinien ont besoin l'un de l'autre ; l'égoïsme arrogant des riches trouve sa justification dans la révolte des pauvres qu'il a engendrée ; les exclusivismes religieux se donnent habituellement la réplique.

Si on a pu croire, à Assise, que les religions allaient rendre au monde l'espoir d'une unité possible, au moins l'espace d'une prière commune, il a fallu déchanter ; la peur et la conviction d'avoir raison l'ont emporté. On s'est réuni, certes, mais pour s'en aller poliment prier chacun ses dieux. Tel n'était pourtant pas le projet de l'initiateur de la rencontre, le pape Jean Paul II, pour qui *toute prière authentique se trouve sous l'influence de l'Esprit*. La référence à l'Esprit, qui souffle où il veut, aurait dû inspirer une prière sans frontières. La réflexion que propose Ambrose Lourdasamy est stimulante : seul le recours à une instance située au-delà des particularismes religieux dégage le chemin de l'unité et du dialogue interreligieux.

Aussi longtemps que les religions restent enfermées dans leurs dogmes, leurs rites et leurs magistères, elles ne peuvent prétendre à la vérité toute entière. Il en va des nations comme des religions. Tant que les pays et les factions politiques campent sur leurs positions et attendent que l'autre cède, la paix est impossible. Chacun avance ainsi sur son chemin solitaire, excommuniant son voisin ou lui faisant la guerre. Certes, dogmes, rites, catéchismes et magistères sont de précieuses balises, qui permettent d'avancer avec cohérence, comme l'amour de la terre et de sa liberté reste le plus sûr ciment d'une nation. Mais les structures institutionnelles, religieuses ou politiques, peuvent fort bien emprisonner ceux qui confondent la fin avec les moyens.

S' obstiner à chercher la clef de la paix et de l'unité dans ses propres bagages ne permet pas de quitter sa prison. Vouloir être à soi-même son propre critère de vérité fait penser au baron de Münchhausen, qui se tirait par les cheveux pour ne pas s'enfoncer dans le marécage. Le salut vient toujours d'ailleurs. Ce n'est qu'en portant leurs regards plus loin et plus haut, par-dessus les confins étroits de leurs histoires particulières, de leurs cultures, de leurs institutions et de leurs blessures que les nations et les religions feront progresser l'humanité vers l'unité. Les hommes et les femmes qui ont cette audace, cette foi, redonnent espoir au monde désenchanté. On retiendra, dans ce numéro, l'écoute partagée de la philosophe juive et du théologien chrétien, dont Joseph Hug nous entretient, et l'émouvante figure d'Alfredinho (Frédy Kunz), l'homme des béatitudes, qui n'a pas hésité à aller « toujours plus vers le bas » pour rejoindre les pauvres et les exclus.

Dans la mesure où elle justifie les représailles, la loi du talion - *œil pour œil, dent pour dent* - donne l'illusion de la justice et de l'équilibre. Mais la voilà bien démunie dès qu'il s'agit de rompre la spirale de la violence. Car on ne quitte pas si facilement ce qui est habituel et rassurant et il faut une bonne dose de foi et pas mal d'imprudence pour oser parier sur une démarche insolite et inattendue. Au-delà du strict droit s'ouvre un autre monde fondé sur la gratuité et la « logique de la surabondance ». ¹ Jésus de Nazareth a invité ses disciples à y pénétrer en imitant la générosité du Créateur, qui ne fait pas de différence entre les méchants et les bons : devenir capable d'offrir ce qui n'est pas dû, pardonner, respecter l'autre sans regarder aux mérites, faire ce qui « normalement » ne se fait pas en tendant l'autre joue ou en saluant son ennemi. Pour Hannah Arendt, le pardon représente « la seule réaction qui ne se borne pas à ré-agir, mais qui agisse de façon nouvelle et inattendue, non conditionnée par l'acte qui l'a provoquée... ». ² Une attitude de *surabondance*, voilà un des apports majeurs du christianisme à la solution politique de la violence. La clef de la paix enfin retrouvée.

Le Christ a précédé ses disciples de tous les temps sur ce chemin insolite. Ils ont pu croire, un moment, qu'il avait fait un mauvais calcul ; la mort l'a emporté. Avec le temps - trois jours, toute une attente - ils ont compris que la vie avait fini par l'emporter et ils ont invité le monde à se réjouir de leur joie.

Pierre Emonet

¹ Le mot est de Mgr Gaillot.

² *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy 1983, p. 307.

Œcuménisme, un pas

Info Contrairement aux relations très tendues entre le Vatican et l'Eglise orthodoxe russe, un dialogue semble s'instaurer entre l'Eglise de Rome et l'Eglise orthodoxe de Grèce. Pour la première fois, du 8 au 13 mars, des représentants de l'Eglise orthodoxe grecque ont été reçus au Vatican.

Le pape a souligné que «la connaissance personnelle réciproque, l'échange d'informations, ainsi qu'un franc dialogue sur les moyens d'établir les relations entre les deux

Eglises... (constituent) les conditions essentielles de la mise en œuvre d'une collaboration.»

De son côté, le métropolite Panteleimon, chef de la délégation orthodoxe, a expliqué que l'objectif de cette visite pour son Eglise est de mieux collaborer avec l'Eglise catholique «sur des thèmes d'intérêts pratiques et sur des problématiques communes» dans les domaines sociaux, culturels, éducatifs, écologiques et bioéthiques.

Impasse pour «la voie solitaire»

Info Le 8 mars, le pape a mis un terme à la «voie solitaire» de Mgr Franz Kamphaus, le seul évêque allemand à avoir maintenu, dans son diocèse de Limbourg, un centre de consultation pour femmes enceintes désireuses d'avorter. Malgré les injonctions de Jean Paul II, Mgr Kamphaus, une des personnalités les plus respectées en Allemagne, avait jusqu'ici refusé de fermer ce centre, persuadé qu'en maintenant de tels lieux sous l'égide de l'Eglise, on pouvait convaincre des femmes à garder leur enfant. Mais le pape a utilisé la plus haute autorité de son ministère pour lui ordonner

de se plier à sa volonté. «J'avais espéré jusqu'à la fin une autre issue au conflit, a déclaré Mgr Kamphaus. D'après mes expériences, on a perdu là des chances de sauver la vie d'enfants, c'est pourquoi je ne peux pas cacher que le décret du pape me fait beaucoup souffrir.» Une blessure qui ne pourrait être guérie par sa démission, qui provoquerait, vraisemblablement, plus de dégâts encore, a-t-il expliqué. Bien que respectant la décision du pape, l'évêque de Limbourg a déclaré ne pas pouvoir l'exécuter personnellement et a confié cette mission à son auxiliaire, Mgr Pieschl.

Ordination des femmes

Info En juin 2001 avait eu lieu la Conférence de Dublin pour l'ordination des femmes dans l'Eglise catholique, organisée par l'organisation mondiale pour l'ordination des femmes (WOW). John Wijngaards, théologien et prêtre membre de la WOW, avait créé à cette occasion le site Internet : www.womenpriests.org dans le but d'ouvrir le débat sur la question et de soutenir cette cause. Très complet, ce site

est régulièrement mis à jour. On y trouve toutes les déclarations de l'Eglise concernant cette question, l'avis des Pères de l'Eglise, etc., ainsi que de nombreux articles informatifs.

A noter que John Wijngaards, confronté à «un grave problème de conscience», a démissionné du ministère sacerdotal actif en septembre 1998. Les raisons de cette décision sont expliquées sur ce site.

Asile malmené

Info Sous prétexte de sécurité, de nombreux pays ont durci leur politique d'accueil des réfugiés depuis les attentats du World Trade Center. Aux Etats-Unis, les entrées légales des réfugiés sont pratiquement suspendues. Pour Richard Parkins, qui dirige le Département des migrations de l'Eglise épiscopale (anglicane), les autorités ne respectent pas leurs engagements. Ils devaient autoriser l'entrée de 70 000 réfugiés entre septembre 2001 et septembre 2002, or il est probable qu'au bout du compte seuls 50 000 seront acceptés. En Europe aussi les populations étrangères

sont fragilisées ; les actes de racisme ont repris l'ascenseur. Le directeur du Jesuit Refugee Service - Europe, John Dardis s.j., a insisté sur la nécessité de la mise en place, par les Etats accueillant, de politiques d'intégration des étrangers, immigrés ou réfugiés. Ces populations, qui ne jouissent pas toujours des mêmes droits que les citoyens européens, sont particulièrement vulnérables face aux attaques racistes, a-t-il rappelé. Il a aussi souligné que l'article 13 du Traité d'Amsterdam donne latitude aux membres de l'Union européenne de légiférer pour combattre les discriminations racistes.

Climat, Bush dénoncé

Info Dans un communiqué envoyé à tous les membres du Sénat américain, 1 200 responsables religieux, chrétiens et juifs, ont dénoncé la politique de l'administration Bush en matière d'environnement. Le président des Etats-Unis continue de torpiller le protocole de Kyoto de 1997, qui définit des normes internationales en vue de réduire les émissions de gaz à effet de serre. G. Bush a émis à ce sujet, le 15 février, de nouvelles propositions, qui doivent être examinées par le Sénat. Comme le souligne Robert Edgar, secrétaire général du Conseil national des Eglises, «le projet

du président nous verrait exploiter l'Arctique, augmenter l'énergie nucléaire, financer des compagnies polluantes».

Les liens entre Bush Jr et Kenneth Lay, principal dirigeant de Enron, groupe de courtage en énergie (en pleine débâcle et scandale financier), jettent une ombre particulière sur les propositions récentes du président Bush. K. Lay avait financé à hauteur de deux millions de dollars la campagne du candidat Bush, qui s'était empressé, une fois élu, d'autoriser à nouveau les forages pétroliers et de lever l'interdiction de détruire les forêts...

Financement du développement

Info Pour la première fois, l'ONU a organisé, du 18 au 22 mars à Monterrey (Mexique), une Conférence sur le financement du développement. Y ont participé la Banque mondiale, le FMI, l'OMC, ainsi que des représentants de la société civile et des milieux des affaires. La question des moda-

lités de financement des grands objectifs planétaires de développement, notamment la division par deux de la misère d'ici à 2015, était au centre des débats. Les points à l'ordre du jour allaient de la mobilisation des ressources propres et de l'avenir de l'aide publique au développement, au dé-

sendettement et à la réforme du système financier mondial, en passant par le rôle des flux de capitaux privés et du commerce. Les pays en développement ont placé beaucoup d'espoir dans cette conférence. A mauvais escient, si on en croit les organisations d'entraide suisses ainsi que la Déclaration de Berne. Les nations industrialisées, Etats-Unis en tête, auraient totalement dilué la teneur de la proposition originale de résolution finale de l'ONU. Toutes les formulations qui auraient engagé tant soit peu les pays industrialisés ont été rayées. Les Etats-Unis auraient en outre rendu leur présence à Monterrey tributaire du maintien de ce «résultat nul».

Les ONG suisses ont également dénoncé l'attitude de leur pays. «La Suisse reconnaît

qu'il faut une augmentation substantielle de l'aide au développement pour parvenir à atteindre les objectifs du millénaire, a expliqué Markus Brun de l'Action de Carême. Mais, en même temps, notre pays refuse de mentionner des critères quantitatifs.» Notre aide au développement est toujours inférieure à 0,4 % de notre produit national brut, bien en dessous donc des 0,7 % du PNB demandé par l'ONU.

Par ailleurs, dans une lettre envoyée à la présidence espagnole de l'Union européenne, la Conférence des Eglises européennes s'est prononcée elle aussi, le 12 mars, en faveur d'une augmentation de l'aide publique au développement des pays membres de l'UE, soulignant qu'il n'y a pas de développement durable sans justice.

Presse au Soudan

Info Le *Khartoum Monitor*, seul quotidien soudanais de langue anglaise, a publié le 13 janvier un article de Nihal Bol où on lit : «L'esclavage est pratiqué parce que le gouvernement le facilite en autorisant les auteurs arabes de razzias à utiliser les trains qui lui appartiennent pour transporter les personnes enlevées.» Or, indique *Vigilance Soudan* (n° 110, février 2002), l'auteur de cet article a été arrêté le 15 janvier, jugé le lendemain sans l'assistance d'un avocat et condamné à une amende de 2000 \$ pour «propagation de fausses nouvelles». Le journal doit de son

côté verser 6000 \$. Des sommes exorbitantes qui montrent, comme l'a indiqué Reporters sans frontières, «que les autorités judiciaires sont déterminées à fermer le journal». De son côté, Amnesty International a demandé au gouvernement soudanais d'arrêter de harceler le *Khartoum Monitor*. Ce n'est pas la première fois, en effet, que ses journalistes sont arrêtés et ses articles censurés. Les précédentes accusations étaient liées à des articles portant sur la guerre et les propositions de paix, interprétées comme «sédition» et «guerre contre l'Etat».

Info Onze millions d'enfants, dont huit millions de nourrissons, meurent chaque année de maladies faciles à éviter ou à traiter, comme la pneumonie, la diarrhée, le paludisme ou la rougeole. L'UNICEF et l'OMS lancent une campagne mondiale

Pour une politique de la santé

pour remédier à cette situation absurde due à l'ignorance et au manque de volonté politique. L'UNICEF souligne que si tous les enfants de moins d'un an étaient vaccinés contre la rougeole, plus de 600000 décès pourraient être évités chaque année. Par

ailleurs, lors d'une réunion d'experts tenue à Osaka à la mi-février, l'OMS a mis en cause le manque de moyens financiers consacrés à la lutte contre la tuberculose. Les pays les plus en danger sont la Chine,

le Cambodge, le Laos, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, la Mongolie, les Philippines et le Vietnam. Ainsi, rien qu'en Asie, 100 000 personnes risquent de mourir de tuberculose d'ici 5 ans.

Commission des droits de l'homme

Info La nouvelle session de la Commission des droits de l'homme s'est ouverte à Genève le 18 mars dans un climat tendu. Pour Eric Sottas, directeur de l'Organisation mondiale contre la torture, «sous prétexte de lutte antiterroriste, beaucoup d'Etats (Tunisie, Colombie, Guatemala, Russie) s'en prennent cyniquement à leurs opposants. La Commission doit leur rappeler les principes de l'Etat de droit, et non jeter un voile pudique sur leurs comportements» (*Le Temps*, 18.03.02).

Dans le rapport annuel de la Fédération internationale des ligues des droits de l'homme, on peut voir qu'en Colombie, la loi sur la sécurité nationale approuvée en août 2001, la lutte antiterroriste ainsi que le Plan Colombie (programme anti-drogue soutenu par les Etats-Unis) ont contribué à dégrader les conditions de travail des militants pour les droits de l'homme. Ceux-ci sont de plus en plus marginalisés et victimes de campagnes dénigrantes, de détentions arbitraires et d'actes intimidateurs.

Eglises de Chine

Info La constitution chinoise garantit la liberté religieuse. Dans la pratique, les communautés doivent se faire enregistrer officiellement et se soumettre à de nombreux contrôles étatiques. Ainsi, en ce qui concerne les catholiques (dont le nombre aurait quadruplé ces cinquante dernières années), la Chine s'oppose toujours au principe de la nomination des évêques chinois par le pape. Elle n'autorise le culte qu'aux catholiques qui prêtent allégeance au parti communiste au sein de l'Eglise patriotique. Ceux-ci seraient au nombre de 5 millions. Quant à l'Eglise clandestine, elle compterait autant de fidèles, si ce n'est plus. Selon l'agence de presse Fides, les arrestations des membres de l'Eglise souterraine seraient toujours fréquentes.



Structures

Une traversée de ville, une visite en librairie, une journée de télévision ou d'Internet : me frappent la bacchanale des signes, la multiplicité des références, l'enchevêtrement des valeurs, la variété des ancrages religieux. Le tout juxtaposé sur les mêmes écrans, les mêmes rayons, les mêmes panneaux d'affichage. La tentation serait de diaboliser cette richesse protéiforme. Or elle manifeste la puissance d'invention des hommes. Elle ouvre des espaces insoupçonnés... pour le meilleur et pour le pire.

Pourtant, quel poids ! Une impression de forêt vierge, de paysage sans orientation, d'étouffement sous l'abondance. Quand la liberté de choix est soumise à trop de variables, quand elle n'a pas de guide, elle a du mal à se poser. Le désarroi n'est pas loin. Comment hiérarchiser l'information et les valeurs, comment donner forme à la vie personnelle ? Comment débrouiller cet embrouillamini ? Comment choisir, en un mot ?

La question pourrait se faire plus précise : comment structurer sa vie ? Car l'homme a besoin de structures. Son corps est un agencement merveilleux, avec de subtils équilibres. Et l'esprit, comme le cœur, ont besoin de relations d'amour plutôt stables, de références «humanisantes», d'une intelligence des choses qui soit organisée pour avoir prise sur le réel. Sans structures advient le chaos. Quand le corps se dégingue, quelle misère ! Quand l'esprit et le cœur tournent comme des girouettes, la misère n'est pas moindre.

Plus pointu encore : comment structurer sa vie selon l'esprit, dans toute la mesure où

elle est une dimension essentielle de l'existence ? Car il faut parler de la mollesse qui affecte la vie spirituelle. Elle souffre du trop-plein d'offres et d'activités dont l'homme d'aujourd'hui se trouve envahi. Dès lors, elle n'est plus l'objet que d'une attention latérale, voire distraite. Et le grand marché du religieux n'aide pas à des synthèses vigoureuses et engagées. Les sociologues constatent que la pratique religieuse régulière devient mensuelle et que le bricolage des croyances se fait assez général. La priorité est donnée aux émotions et aux envies. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant.

Oserai-je un plaidoyer pour que la vie spirituelle soit structurée ? Je ne tiens pas à revenir au règne de l'obligation ; je tiens trop à la liberté. J'en parle pour la santé de l'esprit et de la vie tout entière. Un moine me disait : «Quand je vais au travail le matin, j'ai déjà fait le plein d'Esprit par la lecture et la prière et j'en ai reçu couleur et énergie.» La structure est bénéfique. Elle permet un entraînement régulier, comme diraient les sportifs. Elle affermit. Elle aide à traverser les tempêtes. Elle inscrit l'attitude dans la durée. Son absence, en revanche, conduit à l'asthénie de la dimension intérieure ; car le manque d'entraînement débilite la fonction.

Un temps quotidien, bien charpenté, de fréquentation de Dieu (quelque soit le nom qu'on lui donne), est-ce trop demander ? Sûrement pas, car il faut nourrir l'esprit aussi souvent que le corps. Aussi étrange qu'il y paraisse, ce temps aidera au choix. «Tu ne me chercherais, si tu ne m'avais déjà trouvé», disait Pascal.

Marc Donzé

Présence du Ressuscité

par Etienne PERROT s.j.,* Genève

Le temps de Pâques est propice aux illusions. La poésie, le sentiment et le plaisir du printemps conduisent à confondre Pâques avec la sensation agréable, bien dans le goût du jour, d'un monde immédiat vécu sans altérité et, pour tout dire, sans réalité. L'Evangile peut donner du corps à ce sentiment. Encore faut-il éviter trois erreurs.

Au mépris des textes bibliques (les trois jours au tombeau, signes d'une fin de vie sans retour) ma première erreur consiste à mélanger Passion et Résurrection, et du coup à mettre entre parenthèses la Passion. La Résurrection devient alors la quinzième station du chemin de croix, celle qui m'éblouit au point d'aveugler le moment pénible. Le crucifix devient un simple signe abstrait, un symbole qui ne désigne que de très loin la souffrance d'un homme réel.

La deuxième erreur consiste à penser que, finalement, la réalité de la Résurrection importe moins que son sens général. Le tombeau vide peut trouver son explication de bon sens (mensonge des disciples, faux témoignage des soldats, léthargie, coma, qu'importe !) pourvu que la Résurrection conserve son pouvoir symbolique. Ce raisonnement est faux. Je ne conserve rien du symbole si j'abandonne ce qui fait corps avec moi.

La troisième erreur inverse la précédente. Elle confond la Résurrection du Christ avec la sensation de mon bien-être physique. Du coup le Ressuscité n'est plus celui dont les disciples ont vu le corps, mais un simple mot plaqué sur mon expérience personnelle.

Une question, de formulation très simple, permet d'échapper à ces trois erreurs : pourquoi le Ressuscité doit-il se montrer, et non pas se contenter de son état glorieux ?

Cette question place au centre de mon expérience le témoignage des disciples. Non pas que l'expérience des premiers témoins jouerait le rôle d'un modèle qu'il s'agirait de reproduire. Cela, je ne le peux pas. Parce que je ne suis ni Jean, ni Pierre, ni Marie Madeleine, ni aucun des disciples de cette époque. Mais en prenant au sérieux leur témoignage, je m'interdis de réduire la Résurrection à ce que j'en ressens moi-même aujourd'hui. Cependant, me mettre par la pensée à la place de Marie Madeleine, de Jean, de Pierre, des disciples, est un exercice d'imagination qui peut trouver sa fécondité, à condition toutefois que je ne me prenne pour aucun de ces premiers témoins.

Pour ce faire, l'expérience de Paul peut m'aider. Paul prétend que le Christ, après être apparu à une multitude de frères, lui est apparu finalement à lui aussi. A Paul, et pourquoi pas aujourd'hui à Yann Galena, à Julio Schumacher, à Etienne Perrot ou même à moi ? Pourquoi pas en effet ! Mais à la manière de Paul, déjà marquée par l'histoire de l'Eglise. Le Christ qui apparaît à Paul, c'est l'Eglise persécutée par Paul (« Qui es-tu, Seigneur ? Je suis Jésus que

* Etienne Perrot est économiste et auteur de plusieurs ouvrages touchant le discernement dans la vie professionnelle. Il enseigne au Centre Sèvres et à l'Institut catholique (Paris).

tu persécutes !» Ac 9,5). Inversement, le Christ qui apparaît aux disciples est celui qui avait mangé et bu avec eux sur les routes de Palestine. En témoigne, au début des Actes des Apôtres, l'épisode de l'élection de Matthias pour remplacer Judas : les témoins de la Résurrection ne sont pas simplement ceux qui ont ressenti dans leur cœur ou dans leur esprit la présence du Ressuscité, mais ceux qui peuvent témoigner que le ressenti de cette présence est bien le même que le ressenti provoqué par Jésus courant sur les routes de Galilée. La présence du Ressuscité ne consiste donc pas pour moi à camper par l'imagination dans les plaines d'autrefois, mais à revivre, comme Paul et comme les premiers témoins, le même type de relation à un passé très particulier où le mal trouve un sens, pour eux d'abord, pour moi ensuite.

La construction de tous les récits de Résurrection fait en effet droit à cette structure fondamentale du mal qui trouve sens : chacun des tableaux, dans le jardin, au bord du lac, dans la chambre haute, sur le chemin d'Emmaüs, au sommet du mont de l'Ascension, laisse apparaître l'évocation d'un événement passé marqué par la mort : appellation familière lorsque le disciple ne sait plus où il est, paix dans la tourmente, partage du pain dans la disette, abondance de poissons lorsque la pêche n'a rien donné.

La présence du même

Je suis donc invité à expérimenter la présence du Ressuscité non pas dans l'identification à quelques glorieux personnages du passé, mais dans une expérience semblable à la leur qui ne fait pas l'économie du mal. S'il fallait désigner cette expérience avec des expressions à la mode d'aujourd'hui, je parlerais d'une consolation qui ne doit rien à l'environnement printanier, d'un cœur brûlant qui ne fusionne pas avec l'être aimé,

d'une conscience qui fasse droit à l'altérité. Telles sont, pour les chrétiens de tous les temps, des premiers témoins et jusqu'à moi-même aujourd'hui, les trois signes caractéristiques de la présence du Ressuscité.

Expérience paradoxale cependant que celle de cette présence. Qu'est-ce qu'une consolation qui n'a pas de cause repérable ? Qu'est-ce qu'un sentiment qui se garde à distance de l'être aimé ? Qu'est-ce qu'une joie qui ne submerge pas tout ?

Toutes ces questions trouvent leur réponse dans ce que la tradition spirituelle nomme la joie spirituelle. La joie spirituelle est celle de l'esprit. Elle permet la relation, rassemblant ce qui est épars, unissant ce qui était dispersé. C'est bien l'expérience d'un corps recomposé par l'Esprit, que celle de la communauté de Pâques. Ceux qui s'éloignaient reviennent pour partager leur joie, ceux qui sont dans la paix ne connaissent plus la peur.

Cette expérience de l'Esprit créateur est effectivement celle qu'ont vécue les premières communautés chrétiennes. Elles ont suivi la dynamique du chapitre 18 de Matthieu qui inscrit, dans une même foulée, la question de savoir qui est le plus grand parmi les disciples, la correction fraternelle, la prière en commun et le pardon des offenses. Les premières communautés chrétiennes ont vécu le pardon, cette restauration de l'harmonie de la première Création, comme un don qui actualisait au jour le jour la Résurrection.

Le monde de la Résurrection est ressenti d'abord comme le monde de l'humanité tout entière. L'accueil des païens dans la communauté en fut le pas décisif, avant même la réintégration de ceux qui avaient renié leur foi à l'époque des persécutions. «Il est notre paix... Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation, la haine... Il a voulu, à partir du juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau en établissant la paix, et les réconcilier tous les deux avec Dieu en un seul corps, au moyen de la croix ; là, il a tué

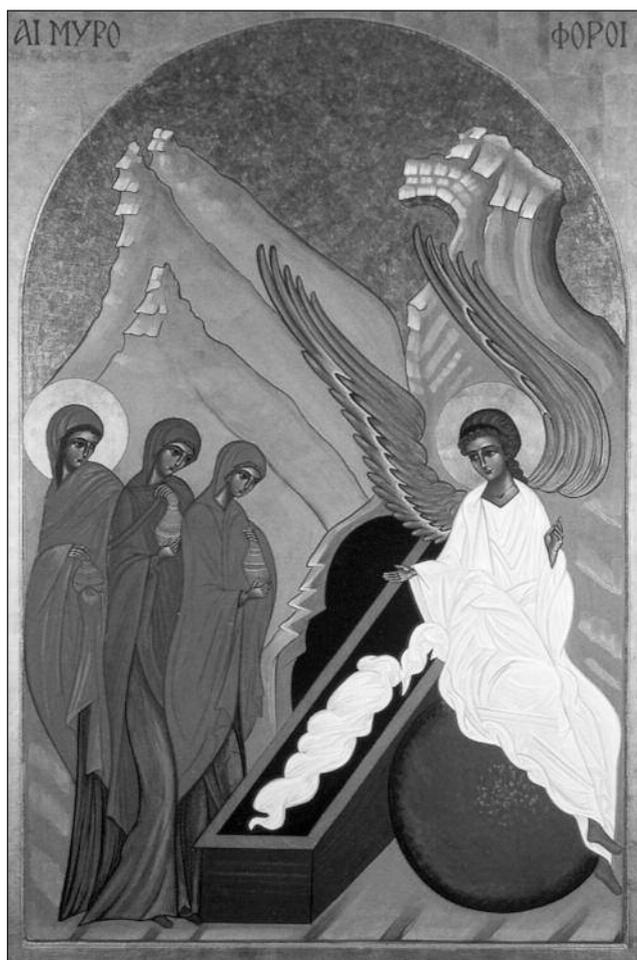
la haine» (Ep 2,14-17). Dans ce texte, la paix précède la communauté humaine réconciliée.

Reste à incarner dans mon expérience particulière ce qui se présente dans la tradition chrétienne comme un événement fait entièrement de relations improbables, la recomposition d'un corps à la dimension de l'humanité tout entière.

La joie d'un autre

La mystique chrétienne indique un chemin qui n'est pas étranger à ce que la théologie nommait jadis le corps mystique du Christ : plutôt que de rechercher en moi-même la présence du Ressuscité, pour en goûter les saveurs et m'en approprier les fruits, il conviendrait de m'efforcer de me réjouir de la joie d'un autre. Ce chemin quitte l'attitude envieuse qui voudrait, par l'imagination, se mettre à la place des premiers témoins ; il trouve son bonheur dans la joie de Marie Madeleine, de Jean, de Pierre, de Thomas, et même de Marie, la mère de Jésus, si je tiens compte pieusement de la notation d'Ignace dans ses Exercices.

Cette «désappropriation» est vécue dans la joie non pas de ce que j'ai acquis, la plénitude, la paix, en un mot la présence du Ressuscité, mais de ce que d'autres ont obtenu alors même que cela me manque encore. Ce qui implique, au cœur même de l'expérience de la Résurrection, que je conserve, sous la forme d'un manque, une trace de la Passion, une Passion qui trouve son sens dans le bonheur d'autrui. Dans cette expérience, la mémoire de mon passé décourageant se libère en forme d'espérance, mon intelligence nécessairement réductrice respecte êtres et itinéraires les



Icône des saintes femmes au tombeau.

plus singuliers, ma volonté toujours coupable de violence se transfigure en charité. Bref, comme dit l'expression traditionnelle, je suis consolé «dans le Christ» et non pas immédiatement en moi-même.

Mais je ne peux pas trouver ma consolation dans le Christ si je démissionne, en lui laissant faire tout le travail. Ce serait le renier en le réduisant à un simple outil à mon service. Le retournement sur moi-même me rendrait infidèle à la dynamique qu'il a lui-même engendrée, lui qui n'a trouvé sa joie qu'en consolant ses frères. Finalement, me réjouir de la joie du Christ et me réjouir de la joie qu'il provoque, non

pas d'abord en moi-même, mais en Marie Madeleine, en Jean, en Pierre, en Thomas et chez les autres témoins, c'est tout un.

«Je suis qui je serai», annonce YHWH à Moïse qui lui demande son nom. Je suis celui qui se manifestera lors de la libération de mon peuple, précise le contexte. Et demain, je suis qui je serai après-demain, pourrais-je ajouter avec un brin de facétie. Voilà une formule en abîme, comme on dit d'une image qui intègre en plus petit la même image (à la manière des anciennes boîtes de fromage *Vache qui rit*, où une grosse vache portait des boucles d'oreille qui représentaient la même boîte ornée de la même vache qui portait des boucles d'oreille, etc.). L'aujourd'hui de Dieu, comme un projecteur, renvoie au futur où il se manifestera selon les circonstances aujourd'hui imprévisibles. De la même façon, la lumière de la Résurrection reçue par les premiers témoins renvoie aux futurs témoins, et cela indéfiniment.

Cette lumière qui passe de témoin en témoin, dans une communauté toujours en construction, voilà une bonne image de la présence du Ressuscité. Dans cette représentation, l'Écriture joue, un peu à la manière du papier monnaie, le rôle d'un gage donné par la génération précédente à la génération suivante. Le Christ se montre aux premiers témoins ; les premiers témoins se montrent à ceux qui formeront la première communauté chrétienne ; et ainsi de suite jusqu'à nos jours. Comme dans une course de relais, je n'accepte le «témoin» initial, la page d'Écriture, que parce que je crois qu'il sera fécond et transmis intact au profit des générations ultérieures, comme un catalyseur en chimie que l'on transmet pour qu'il puisse resservir toujours intact.

Cette image inattendue, où l'Écriture fonctionne comme le papier monnaie dans une communauté toujours en formation, a pour principal intérêt de démystifier toute prétention à enfermer la lumière de Dieu dans une immobile identité, fût-elle celle

de la lumière du buisson ardent. En faisant de l'Écriture un «témoin» que je transmets, je participe au mouvement impulsé par le Ressuscité lors de l'envoi en mission. Comme aux disciples de la première heure, mais avec une pointe d'humour, il pourrait me dire : «Je suis qui je serai en Galilée : là tu me verras dans la consolation de mes frères.»

E. P.

Retraites de Pentecôte

VIVRE ET CÉLÉBRER LA PENTECÔTE

Week-end animé par
Jo Akepsimas et Edmond Gschwend

A partir de quelques chants liturgiques et prières chantées pour enfants (en famille), nous affinerons l'interprétation biblique et musicale.

**Du vendredi 17 mai (20h) au
dimanche 19 mai (16h)**

Renseignements :
N.-D. de la Route, 1752 Villars-sur-Glâne
☎ 026/409 75 00
e-mail : secretariat@ndroute.ch

**JE SUIS VENU ALLUMER UN FEU
SUR LA TERRE**

Avec le **Père Jean-René Fracheboud**

**Du vendredi 17 mai (19h) au
dimanche 19 mai (17h)**

Renseignements :
Foyer Dents-du-Midi, 1880 Bex
☎ 024/463 22 22
e-mail : info@foyer-dents-du-midi.ch

Prière sans frontières L'appel d'Assise, l'appel de l'Esprit

par Ambrose JEYARAJ LOURDUSAMY s.j.*

«De l'illusion, conduis-moi à la réalité,
de l'obscurité à la lumière,
de la mort à l'immortalité.»

Bṛhadaranyaka Upanisad (1,3,28)

La réunion de prière interreligieuse, tenue à Assise le 24 janvier passé, est encore bien présente dans les mémoires. Quinze ans après une première rencontre au même endroit, Jean Paul II a invité les leaders des différentes religions à venir prier pour la paix. Sans aucun doute, la rencontre a été historique à plus d'un titre et elle le reste aujourd'hui encore. Dans la société actuelle, la diversité des Eglises apparaît plutôt comme un facteur de divisions, même si, dans toute religion, la prière est considérée comme un moyen important de communion avec la divinité. Les leaders religieux réunis à Assise n'ignoraient pas leurs divergences et les différences importantes entre leurs religions. Ils ont pourtant accepté l'invitation à venir prier pour la paix. Guidés par l'Esprit, ils répondaient ainsi à un appel prophétique de ce même Esprit, que le pape a eu le courage d'entendre et de mettre en œuvre par une initiative historique sans précédent.

Cet appel de l'Esprit était un appel prophétique. Ce n'était pas simplement «l'absence de paix» qui a poussé ces responsables religieux à «se réunir pour prier». Au cours de son histoire, l'humanité a connu des pé-

riodes bien pires de terreur et de guerre au nom de la religion, de Dieu ou du salut. Bien avant le 11 septembre 2001, le terrorisme existait en de nombreux pays, soutenu parfois par ceux qui, aujourd'hui, appellent à la croisade pour le combattre. En d'autres termes, avant et après le 11 septembre, de nombreux innocents ont souffert et continuent de souffrir partout dans le monde.

Des résistances

L'appel à prier ensemble pour la paix à Assise est né d'une réalité plus grande. Ce n'était pas seulement une initiative de Jean Paul II ; c'était, avant tout, une invitation de l'Esprit, accueillie et exprimée sans hésitation par le chef de l'Eglise catholique.

Bien que l'initiative émanait de celui qu'on appelle «le Vicaire du Christ sur terre», il y eut dans l'Eglise, ça et là, de fortes résistances. Pas seulement parmi les fidèles chrétiens, mais plus encore dans cer-

* L'auteur est jésuite de la Province de Andrah Pradesh (Inde). Il fait un doctorat en spiritualité à l'Université grégorienne de Rome.

tains milieux ecclésiastiques, jusque dans la Curie romaine.¹ On peut comprendre que le commun des fidèles ait eu des doutes ou ait été quelque peu perturbé.² Par contre, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, la plus grande opposition venait de l'entourage direct du pape.

Le problème de ces hauts responsables ecclésiastiques était de savoir «à quel Dieu allons-nous adresser notre prière ? Comment est-il possible de prier avec des personnes qui professent une autre foi et reconnaissent un autre dieu ?» Leur principal argument était la confusion qu'un tel événement pouvait susciter parmi les fidèles et, comme ils disaient, le danger du «relativisme religieux».³ De fait, ils ne manifestaient que leur propre confusion et leur étroitesse d'esprit. L'appel prophétique entendu par le Vicaire du Christ était plus fort. Un compromis semblait être la seule solution acceptable. C'est pourquoi ils déclarèrent : «Nous n'allons pas prier ensemble, mais nous sommes simplement ensemble pour prier.»

Dès lors, une question se pose. N'est-il vraiment pas possible de prier ensemble avec des gens qui professent une autre foi ? Prier ensemble implique-t-il que chaque religion soit relative ? D'où la question fondamentale : «La prière, c'est quoi ?»

Un processus de croissance

Prier vient du latin *precari*, qui signifie supplier, implorer, quémander, mendier. Le mot peut être utilisé pour toute demande ou pétition. De fait, il est employé presque exclusivement en relation avec Dieu. Une des caractéristiques essentielles de la prière est qu'une «parole» humaine sert à implorer Dieu. C'est d'ailleurs dans ce sens que le commun des chrétiens comprend le mot «prière». La résistance à l'appel à «prier ensemble» procède d'une mauvaise compréhension du mot «prière». Au Dieu de

qui allons-nous adresser notre supplication ? Alors, comment est-il possible de prier ensemble ?

La prière comporte toujours une série d'éléments diversement combinés qu'il convient de distinguer. Il y a le temps, la foi, la communauté de foi, la conscience de Dieu, des mots humains, le silence, la notion qu'on a de Dieu, l'expérience intérieure, l'attitude ou la disposition envers Dieu, la distraction, la résistance, etc. Les diverses religions et les individus mettent l'accent sur l'un ou l'autre de ces éléments suivant les circonstances, les expériences personnelles ou l'état moral de celui qui prie.

Abstraction faite d'une religion spécifique, ces divers éléments sont étroitement liés à des différents niveaux de prière. Ce qui implique qu'un croyant peut toujours progresser dans «l'art de prier». Le danger de rester coincé à une étape n'est pas illusoire. Une personne, par exemple, peut trouver dans la Parole de Dieu une aide pour sa prière. Mais si elle passe son temps uniquement à lire la Parole de Dieu, elle risque de ne pas découvrir d'autres niveaux. De fait, celui qui s'immobilise dans une étape spécifique, persuadé d'avoir atteint le sommet de la prière, court le risque de se scléroser, au risque même de finir par se méfier ou condamner d'autres formes de prière.

Certes, aucun niveau n'est supérieur ou inférieur à l'autre, parce que la prière ne dépend pas uniquement de ce que nous donnons, disons ou faisons, mais aussi de ce que nous recevons, entendons et sommes. Elle est une attitude qui réalise la synthèse entre donner et recevoir, écouter et parler, être et faire ; elle est le moment du don et de l'abandon. Lorsqu'il s'agit d'être, de recevoir et d'écouter, le silence est plus important que les mots, et même que la Parole. Dans un certain sens, la lecture de la Parole de Dieu constitue une prière mais ce n'est pas parce que quelqu'un lit la Parole de Dieu qu'il prie ipso facto. La prière est une réalité beaucoup plus pro-



La prière, une fenêtre sur l'au-delà.

fonde et plus riche que la seule lecture ou la récitation de la Parole. La Parole invite à la prière et conduit à une réalité plus profonde, la source de la Parole, appelée Dieu. On dit que la Parole de Dieu est à la fois un miroir et une fenêtre : un miroir, parce qu'elle nous révèle ce que nous sommes, une fenêtre, parce qu'à travers elle, nous explorons la réalité hors de nos frontières, au-delà de nous-mêmes.⁴

Incarner la Parole

L'appel prophétique d'Assise n'était pas seulement une invitation à «être ensemble pour prier», mais bien à «prier ensemble». En ce sens, il constitue sans doute le grand défi religieux de notre temps. Car prier est plus qu'une parole. C'est une invitation à incarner la Parole, pour qu'elle-même puisse s'épanouir dans la vie de celui qui prie.

La transformation de la «Parole» en «parole incarnée» exige certainement une

bonne dose d'abnégation et de renoncement, qui peut aller jusqu'au renoncement à ses propres symboles sacrés, bien-aimés. C'est pour cela qu'à Assise, les frères franciscains, en préparant les lieux pour la prière interreligieuse, ont recouvert le crucifix. Non que le crucifix ne signifiait rien pour eux, mais précisément parce qu'il signifie beaucoup pour eux et pour nous chrétiens. Ils posaient ainsi un acte hautement symbolique, rappelant aux leaders des autres religions que Dieu se laisse aussi trouver en dehors des frontières rassurantes et des symboles sacrés d'une religion.

Différence et pluralisme sont des lois de la nature et de la vie. Elles sont aussi inscrites au plus intime de l'homme. La prière est un appel à vivre cette différence en communion, imitant la vie de la Trinité.

Les effets que la prière produit dans la vie d'un croyant sont certainement un des critères les plus importants permettant de vérifier son authenticité. Parmi ses fruits on peut mentionner la communion, la paix, l'harmonie, l'espoir, la foi, l'amour, la

sagesse qui fait découvrir Dieu à travers des symboliques, des expériences ou des personnes nouvelles et originales.

En Inde, une tradition religieuse enseigne à prier uniquement en prenant conscience de sa propre respiration. Rien de plus. Cela semble très simple, or les chrétiens qui n'ont jamais expérimenté cette forme de prière éprouvent souvent des difficultés à l'utiliser. Le récit de la Genèse nous apprend pourtant que «Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant» (Gn 2,7). En devenant plus conscient de sa respiration, on devient aussi plus conscient de Celui qui nous a donné son souffle.

Transcendance et immanence

Pourquoi ne serait-il pas possible de prier ensemble avec des personnes appartenant à d'autres traditions religieuses ? Nous croyons en un seul Dieu et nous croyons aussi que le Christ ressuscité, en qui nous vivons, est présent dans le monde. Les disciples, qui avaient vécu avec lui durant près de trois ans, ne l'ont pas reconnu du premier coup après sa résurrection. Les uns l'ont pris pour un jardinier (Jn 20,15), les autres pour un fantôme (Lc 24,39), d'autres encore pour un compagnon de route ou un étranger (Lc 24,13 ss).

Le Christ ressuscité, qui est le Seigneur de toute création, est au-delà des frontières et il ne se laisse pas enfermer par les idées que nous nous faisons de lui (Mt 25,31-46). L'Esprit de Dieu, qui planait au-dessus du chaos originel avant la Création, vole aujourd'hui encore où il veut, ignorant les frontières et toutes les étroitures. La prière est précisément l'expérience de cet Esprit divin.

En de nombreux endroits, en Inde, les gens vont prier dans des lieux de prière d'autres traditions religieuses. On peut

voir des chrétiens prier non seulement sous le même toit et en même temps que des hindous, des bouddhistes, des sikhs ou des musulmans, mais vraiment avec eux, ensemble. Vu de manière superficielle, on pourrait penser que les Indiens considèrent toutes les religions égales ou relatives. La raison est plus profonde. Une des convictions de l'âme religieuse indienne est que Dieu est à la fois très proche du croyant, incarné dans sa tradition religieuse, et qu'il dépasse, d'autre part, toutes les limites posées par l'homme et sa tradition historique.

L'âme indienne nous fournit peut-être la clé pour comprendre aussi bien la transcendance de Dieu que son immanence. Ce Dieu ne peut jamais être découvert dans toute sa plénitude par le seul esprit humain, limité. Dieu ne se révèle entièrement que dans une prière sans frontières.

A. J. L.

¹ L'idée d'une journée de prière aurait été lancée au cours d'un déjeuner que partageaient avec le pape quelques participants au Synode des évêques, en octobre 2001. L'annonce officielle n'a été faite que le 17 novembre, un mois plus tard, le temps pour le pape de convaincre plusieurs de ses collaborateurs directs.

² Sans disposer de statistiques objectives, les médias ont montré que l'initiative du pape a cependant reçu un accueil général assez enthousiaste.

³ Quand un curé dans le sud de l'Italie annonçait cet événement à ses fidèles, un jeune chrétien répliquait : «Mon Père, comme chrétiens, on nous a toujours enseigné à croire en un seul Dieu. C'est le fondement de notre Credo. Maintenant, vous semblez suggérer qu'il y a plusieurs dieux et que nous nous adressons à l'un d'entre eux.»

⁴ Celui qui se contente de ne voir que le miroir ou que la fenêtre court le risque de se priver un jour d'une réalité plus grande.

L'héritage d'Alfredinho

par Michel BAVAREL,* Genève

Né à Berne, le père Frédy Kunz, Fils de la Charité, appelé affectueusement Alfredinho au Brésil, n'est jamais sorti de la «file des exclus». Il est décédé le 12 août 2000, mais la Fraternité du Serviteur souffrant, qui s'est formée autour de lui, «petite et mal fichue», s'efforce de suivre le même chemin que lui.

«**C**haque année, la Fraternité de Santo André (banlieue de São Paulo) prépare une soupe. C'est une soupe délicieuse, vendue 2 reais l'assiette (moins de 2 francs), avec des tranches de pain de ménage, une tisane et le droit de se resservir. Le bénéfice va à la caisse des pèlerinages et des retraites. On vend aussi, à cette même fin, de l'artisanat confectionné en commun chaque dernier dimanche du mois. C'est encore l'occasion, pour la Fraternité, de présenter son message à la communauté, à travers des chants, des danses et du théâtre. Cependant, cette année, une personne nous a proposé d'intervenir auprès du directeur d'un centre commercial, pour qu'il nous offre une énorme quantité de légumes, de bonne qualité. Quelle a été notre réponse ? Formés à croire dans la force du partage du peu que possède chacun, nous avons, avec délicatesse, refusé ce don. Sont arrivés, dans les mains du peuple humble et pauvre de la Fraternité, des courgettes, des pommes de terre, des choux... Résultat : deux grosses marmites de soupe. C'est la petite contribution de chacun pour décorer la salle, préparer la soupe, la servir, laver la vaisselle, qui nous a unis. (...) Nous qui avons vécu tout près d'Alfredinho devons faire comme lui

qui avait pris la décision sérieuse d'agir seulement avec des moyens pauvres.»

Ces lignes sont extraites d'un texte en portugais, paru à Noël dans *Visitation*, le bulletin de la Fraternité au Brésil. Frédy Kunz privilégiait en effet ces «moyens pauvres», dans un monde de technologie et de productivité, pour ne pas s'éloigner de ceux au milieu desquels il a toujours vécu. Car il n'a jamais eu à choisir la pauvreté comme une option. Il est né en 1920 dans une famille ouvrière qui, du Jura helvétique (Frinvillier, au-dessus de Bienne), a dû émigrer à Arbois, dans le Jura français, pour des «raisons économiques».

Il a quitté l'école à treize ans pour faire un rude apprentissage de cuisinier («ça marchait à coups de gifles dans la figure et de coups de pied au derrière»), est devenu un militant de la JOC, puis a passé cinq ans en Autriche comme prisonnier de guerre. A son retour de captivité, il est entré au séminaire pour vocations tardives et a été ordonné prêtre dans la congrégation des Fils de la Charité, vouée à l'évangélisation

* Journaliste, Michel Bavarel est l'auteur d'un livre récemment paru : *Si vous saviez la joie des pauvres. Frédy Kunz*, Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 246 p.

du monde ouvrier. Cependant, rien, pas même la considération attachée au ministère sacerdotal, ne l'a tiré de la «file des exclus».

On fait référence ici à une phrase venue sous sa plume : «Comme Jésus à son baptême, je suis entré dans la file des exclus, des publicains, des victimes de la prostitution, pour ne plus en sortir.» Il était pour lui tout naturel de partager leur sort. Au Québec, où il a été envoyé peu après son ordination, il a quitté le presbytère pour s'installer dans un taudis. A Crateús, la petite ville du Nordeste du Brésil où il a débarqué en 1968, il a été appelé à donner les derniers sacrements à Antonieta, une jeune prostituée atteinte de tuberculose. Il s'est alors dit que ce qui avait été bon pour elle devait l'être pour lui, et il a élu domicile dans sa baraque. Quand, vingt ans plus tard, il a rejoint une équipe des Fils de la Charité à Santo André, dans la banlieue ouvrière de São Paulo, on l'a vite retrouvé dans une autre baraque, au cœur de la favela Lamartine.

Une civilisation d'austérité

J'ai séjourné à plusieurs reprises dans cette baraque avec Frédy (et aussi, les dernières années, avec Nara,¹ une Brésilienne, membre de la Fraternité, qui l'a accompagné dès lors que son état de santé ne lui permettait plus de vivre seul). Ce qu'on pourrait décrire comme un hall d'entrée abritait, d'un côté, la «cuisine» et les sanitaires et, de l'autre, la chambre à coucher-bureau : une pièce d'environ deux mètres cinquante sur un mètre cinquante. C'est le coin qu'occupait Alfredinho. Il est vrai qu'il était de toute petite taille et avait horreur de s'encombrer. Au-delà, il y avait la chapelle - quatre mètres sur cinq - qui servait aussi de salle à manger ou de dortoir en cas de besoin.

C'est là qu'avait lieu - et qu'a toujours lieu - chaque mardi, à 15 heures, une rencontre de «spiritualité de la libération»,

animée, à tour de rôle, depuis une douzaine d'années, par des habitants de la favela. Ceux-ci sont également chargés de préparer une soupe consistante, afin que les participants - vingt, trente ou plus - ne repartent pas le ventre creux. Une soupe devenue fameuse : celle dont on parle plus haut en est, en quelque sorte, l'écho.

Quand il ne prêchait pas une retraite ou ne passait pas ses journées et ses nuits avec les «souffrants de la rue» (en guise de cadeau pour son 75^e anniversaire, il a demandé à son évêque la permission de vivre dans la rue),² Alfredinho menait une existence toute simple dans cette baraque-chapelle dédiée à Nossa Senhora Aparecida, la patronne du Brésil. Il lisait son bréviaire, célébrait l'eucharistie, écrivait (il entretenait une correspondance considérable), cuisinait sur son feu de bois de récupération. Il n'avait nullement perdu la main et vous préparait d'excellents röstis.

Il touchait une modique pension et se montrait d'une souveraine liberté vis-à-vis de l'argent. Il appelait de ses vœux une «civilisation d'austérité», librement consentie, seule capable à ses yeux d'assurer les besoins essentiels des six milliards d'habitants de la planète, sans porter une atteinte excessive à l'environnement.³

Et, dès sept ou huit heures du matin, c'était le défilé des visiteurs. Du voisinage, mais aussi de loin parfois. On entrait dans la chapelle pour faire soigner une entaille, confier ses peines et ses joies, prier ou demander une prière (nul besoin d'être catholique pour cela) ou seulement pour être là. Chacun se voyait offrir une tasse de café, un morceau de pain et surtout une profonde attention. «Alfredinho traitait chacun, riche ou pauvre, avec le même respect ; on avait l'impression d'être l'unique objet de son affection», a-t-on souligné après sa mort. Avec une prédilection pour les exclus, ceux qui n'ont même pas accès aux communautés ecclésiales de base, qui n'intéressent personne, parce qu'ils sont inefficaces.



Frédy Kunz, entre Salvino et Dom Fragoso, ancien évêque de Crateús.

Lui-même a affirmé un jour : « Si j'étais venu à Santo André seulement pour connaître le cœur d'un homme, celui de Salvino par exemple, cela en vaudrait déjà la peine. Je n'aurais besoin de rien d'autre pour justifier ma présence à Lamartine. » C'était sa façon de mettre en évidence la dignité de la personne humaine à travers un Salvino, qui a vécu dans la rue, en proie à l'alcoolisme et à la misère, mais qui, aujourd'hui, fait chaque lundi une heure d'adoration à la chapelle.

Leurs blessures nous guérissent

Voilà, en effet, la « mission » de la Fraternité du Serviteur souffrant, née autour d'Alfredinho, durant son séjour dans le Nordeste :⁴ « Restaurer, dans l'être humain blessé, l'image et la ressemblance de Dieu. » Même si cela peut l'accompagner (et, de fait, l'accompagne parfois), c'est encore plus fondamental qu'une sortie de la

misère ou une promotion sociale. Comme l'exprimait une Teresinha qui récupère des détritrus dans la ville de Curitiba : « Avant d'entrer dans la Fraternité, j'étais une chiffonnière. Maintenant, je suis une chiffonnière et un être humain. » Teresinha est aujourd'hui la coordinatrice de ceux qu'on appelle les « permanents de la prière » de la Fraternité pour le sud du Brésil.

Durant sa captivité en Autriche, Frédy avait côtoyé des prisonniers politiques, astreints à transporter des pierres sur des caves à bière où l'on fabriquait des fusées, pour les renforcer contre les bombardements. « C'était des squelettes. Il y avait de la terreur sur leur visage. J'ai passé des heures à méditer, pour essayer de comprendre. J'avais l'impression d'une immense représentation de la Passion du Christ », m'a-t-il dit.

Cette expérience a amené Frédy à mâcher et remâcher les quatre « chants » du second Isaïe (que la liturgie de la Semaine sainte nous propose). « C'est dans

les chants du Serviteur de Dieu que Jésus a découvert sa mission. Il est le Serviteur souffrant par excellence. Et aujourd'hui, il continue sa passion et sa résurrection dans la chair des pauvres humiliés, rejetés, conduits à l'abattoir. Ce sont ces pauvres qui purifient notre humanité dégénérée par la consommation, le luxe, le gaspillage, la sexualité débridée, la violence. Ce sont leurs blessures qui nous guérissent. Si notre monde de stupidités et d'horreurs ne sombre pas, c'est grâce à ces serviteurs souffrants. Leur esprit de résistance, leur aptitude à pardonner peuvent convertir celui qui détient le pouvoir et l'argent, celui qui est victime des faux dieux du monde matérialiste. Quand le pauvre, plongé dans ce mystère sans le savoir, acquiert l'intelligence de ce qu'il vit, quelque chose naît, parce que la vocation du Serviteur souffrant n'est pas de rester éternellement écrasé. Il porte une espérance. Quand Isaïe parle au milieu des captifs, il pressent une libération.»

Vous avez là un exemple de la manière dont Frédy «prêchait» les chants du Serviteur. C'était son unique message, décliné sur divers modes, à partir de ce qu'il lui était donné de vivre. Avec, pour corollaire, la non-violence évangélique. «Il ne faut jamais désespérer de la conversion de l'oppresser», disait-il. Son arme favorite : le jeûne, seul capable de chasser un certain genre de démons (Mt 17,21).

Si, dans la force de l'âge, aiguillonné par son zèle apostolique, il pouvait se montrer impatient, ces dernières années il s'était apaisé, proférant surtout des paroles d'encouragement. Il définissait ainsi son rôle dans la Fraternité : s'émerveiller. Et il ne se départait jamais de son humour, un humour d'homme du peuple, simple et plein de gentillesse. Il n'aimait rien tant que faire le clown, jouant son rôle dans des «dramatisations» dont il se servait comme moyen pédagogique. S'il a médité toute sa vie sur la souffrance, ce n'était pas

pour s'y complaire. «On n'entre pas dans la Fraternité pour souffrir, disait-il, mais pour être heureux.»

Une chose insignifiante

S'il en imposait, sans le vouloir, par sa manière radicale de vivre l'Evangile, Frédy vous mettait tout de suite à l'aise par un accueil fraternel. Il ne se comportait nullement comme un gourou et rejetait tout fanatisme à son égard. «Quand on lui demandait : *Qui est Alfredinho ?* il répondait : *Une chose insignifiante !*» lit-on encore dans le texte cité au début de cet article. Aujourd'hui, il incombe à ceux qui ont été ses proches de transmettre le témoignage de sa vie et son message, sans tomber dans l'adulation. «Nous ne pouvons pas lui imposer après sa mort la gloire et le pouvoir qu'il a si bien su récuser au cours de son existence.»

Après son décès, Tânia, une femme de Santo André, répliqua ceci à un interlocuteur qui se demandait si la Fraternité pouvait subsister sans lui : «Nous ne sommes pas les disciples d'Alfredinho, mais de Jésus-Christ !» En janvier 2001, une septantaine de délégués, réunis pour une retraite dans le Nordeste, furent interrogés sur la participation de la Fraternité à un éventuel processus de béatification de Frédy - auquel certains songent déjà au Brésil. Aucune voix ne s'est élevée en faveur d'une telle participation. Non pas que l'on nourrisse des doutes sur la sainteté d'Alfredinho, mais pour ne pas quitter le chemin d'austérité, d'humilité et de simplicité qu'il a indiqué. Et aussi pour respecter sa volonté : il disait que les vertus de tel ou tel habitant de la favela, de tel ou tel souffrant ignoré devaient être reconnues avant les siennes. On peut encore craindre qu'un processus de béatification amène à regarder vers Alfredinho, plutôt que de voir Jésus présent dans les serviteurs souffrants d'aujourd'hui.

De même, à Santo André, la Fraternité a résisté au projet de conseillers municipaux de donner le nom d'Alfredinho à une -modeste- place, située à l'entrée de la favela Lamartine. L'initiative partait d'un bon sentiment, mais heurtait la sensibilité de ceux qui avaient été ses voisins et amis. Ils s'exprimèrent ainsi : «Ce n'est pas ce que nous avons appris avec le père Alfredinho. Il voulait se cacher dans la vie du peuple. Nous l'avons vu parcourant nos sentiers, avec son sac sur le dos, ses tongs, son chapeau de paille, donnant sa bénédiction. Et l'on voudrait maintenant mettre son nom sur une plaque de rue... Ce n'est pas possible ! Personne ne va tirer Alfredinho d'auprès de nous pour l'installer sur une place !»

On invita les politiciens à une rencontre de «spiritualité de la libération» à la chapelle, sur ce thème, cher à Frédy : «La Fraternité toujours plus vers le bas». Il fut finalement proposé que cette place soit baptisée «Place de la marche de la paix», en hommage à la procession organisée deux fois l'an par la Fraternité. Une procession qui passe par les endroits de la favela où ont été commis des actes de violence.

«Une fois de plus, commentera Nara, Alfredinho a ainsi quitté le devant de la scène. Nous voulons être honnêtes avec lui et avec les pauvres d'aujourd'hui. Nous continuons d'aimer l'Alfredinho que nous avons connu et pas un autre. Nous n'avons pas le droit de faire surgir un Alfredinho qui irait dans le sens du triomphalisme, avec le risque de nous promouvoir nous-mêmes.»

M. B.

¹ C'est Nara qui a écrit les lignes citées au début de cet article.

² Il l'a fait durant plusieurs mois, puis sa santé ne le lui a plus permis.

³ Frédy Kunz a participé à la préparation d'une retraite de la Fraternité, qui a eu lieu après sa mort, en janvier 2001, sur le thème : «Nous allons ensemble accueillir les cieux nouveaux et la terre nouvelle, sans compétition et sans violence, par les chemins de l'austérité».

⁴ Elle s'est depuis répandue dans une douzaine d'Etats du Brésil, en Equateur, au Québec et dans trois ou quatre pays d'Europe.

«Qu'as-tu fait de ton frère ?» (Gn 4,9)

La question signifie : comment une société aussi avancée que la nôtre peut-elle laisser perdurer de telles plages de pauvreté et abandonner autant de gens dans des situations inhumaines ? Dans cette perspective, l'attention aux plus pauvres prend alors un autre sens et invite les chrétiens à devenir les avocats de ceux qui n'ont rien et même à être la voix des sans-voix. Un chrétien ne devrait pas avoir la conscience tranquille tant qu'il n'a pas fait tout son possible pour réduire les causes de la pauvreté. (...)

Nous sortons d'une époque où la sécularisation a été très à la mode et dans cette perspective, la foi reste une affaire privée, ce qui signifie qu'elle n'est pas vitale pour la société. (...) La sécularisation a surtout servi les classes moyennes qui ont accès à l'informatique, à Internet, aux jeux bancaires mais elle n'a presque rien fait pour réduire les zones de pauvreté. Si la sécularisation endort, qui va réveiller ? Je crois que la foi chrétienne peut le faire quand elle stimule l'attention des gens au sort du frère qui souffre.

Albert Rouet

La chance d'un christianisme fragile
Bayard, Paris 2001, p. 152.

Judaïsme et christianisme, l'écoute en partage

par Joseph HUG

Instruits par la longue histoire conflictuelle, violente et tragique des rapports entre juifs et chrétiens, Catherine Chalié, philosophe juive française, et Marc Faessler, pasteur et théologien genevois, nous livrent un important ouvrage de réflexion sous le beau titre «Judaïsme et christianisme. L'écoute en partage.»¹ Leur intention est de parler à l'autre et de l'écouter, en échappant à l'apologie et en dépassant l'information qu'ils ne dédaignent pas pour autant. Il ne s'agit pas non plus de se laisser ébranler dans tout ce que l'on pense par désir d'écouter autrui, au point d'adopter sa vérité à lui ou de se résigner à un relativisme des opinions, une forme de paresse intellectuelle assez répandue. La construction de l'ouvrage témoigne de cette tâche presque démesurée.

Les huit chapitres, à deux voix qui alternent, rythment les 500 pages du livre. En ouverture, les deux voies, judaïsme et christianisme, dont Marc Faessler remarque l'asymétrie, le premier pouvant vivre sans le second, mais pas le deuxième sans le premier.² Puis, une longue analyse du pasteur genevois d'un texte paradigmatique, le discours de Paul (selon les Actes des Apôtres) à la synagogue d'Antioche de Pisidie, où s'exprime sans concession la mémoire catéchétique que l'Eglise s'est donnée de sa séparation d'avec le judaïsme ; ensuite Catherine Chalié expose le pouvoir révélant de la Bible juive. Le troisième chapitre aborde «Jésus controversé» et s'achève par un texte court sur la théologie de la résurrection, espérance juive et réalité chrétienne. S'ensuit un long chapitre sur la *kénose*, c'est-à-dire l'idée d'un Dieu renonçant à la puissance pour servir les hommes, faisant le don de soi. Viennent ensuite quatre

chapitres sur les deux messies, la Loi et la foi, l'élection et la prière.

Les sources de références des auteurs sont avant tout les Ecritures (Ancien et Nouveau Testament), la tradition juive, Rachi et d'autres, ainsi que les grands penseurs juifs contemporains, en particulier Franz Rosenzweig (1886-1929) et Emmanuel Levinas (1905-1995). Chez Marc Faessler, on ne s'étonnera pas que la tradition chrétienne soit très peu présente, les Pères de l'Eglise servant plutôt de repoussoir.

Le théologien affectionne l'expression «l'impensé du christianisme». Trop occupé à s'affirmer en opposition au judaïsme, le christianisme naissant a laissé dans ses propres écrits tout un champ «impensé», c'est-à-dire non mis en valeur de son rapport à l'Ancien Testament. Marc Faessler entend principalement travailler ce champ à partir d'une exégèse technique, mais en allant au-delà dans une interprétation théologique.

J'ai été particulièrement intéressé par le chapitre qu'il consacre aux deux messies : fils de Juda et fils de Joseph. On se souvient de l'histoire de Joseph racontée dans le Livre de la Genèse. Joseph, fils de Jacob, vendu par ses frères, parvient à une très haute position auprès du pharaon d'Égypte. Or son frère Juda joue un rôle clé, d'abord, pour le sauver de la mort, puis, vers le dénouement, en s'offrant lui-même, pour que Joseph puisse se faire reconnaître de ses frères et se réconcilier avec eux, et ainsi revoir son père qui souffrait tant de sa disparition.

Partant de là, une certaine tradition juive, qui a peut-être existé avant notre ère - comme le voudrait Faessler -, a distingué deux messies : l'un, fils de Joseph, qui a connu l'abaissement dans les combats du monde, le refus des idoles et a traversé les souffrances à cause de son espérance de résurrection. Ce messie symboliserait la vocation du christianisme. L'autre messie, fils de David, rattaché à la figure de Juda, symboliserait la vocation du judaïsme par l'exigence d'observer la Loi, par le témoignage rendu au Tout Autre et par les combats de l'exigence éthique.

Le théologien interprète le geste de Juda faisant don de sa personne, à cause de la souffrance subie par son père, Jacob, comme un pas décisif, gratuit, qui va mener à la reconnaissance et à la réconciliation des frères. Marc Faessler suggère que ce pas préalable serait la reconnaissance par le judaïsme de la vocation du christianisme.

Le sens de l'élection

Le chapitre que Catherine Chalié consacre à l'élection d'Israël me semble très important. Combien de fois n'ai-je pas entendu ce thème éveiller l'animosité et des réactions violentes et indignées. Car on comprend souvent l'élection comme un

refus, une condamnation sans appel de l'autre. Mal perçu, le thème va souvent de pair avec une difficulté profonde de se croire aimé de Dieu.

Certains, parmi lesquels des chrétiens, considèrent sa simple mention par un juif, comme le signe d'une revendication particulariste, orgueilleuse et méprisante envers les autres peuples. Catherine Chalié rappelle que dans la Bible (Gn 12,1-4), l'élection n'est pas une prérogative, mais qu'elle commence par une parole - adressée à Abraham - qui commande l'arrachement à tout bien propre, terre et, en l'occurrence pour le patriarche, dieux familiers. Or la vocation singulière et unique d'une seule personne, Abraham, aboutit à une double promesse où le singulier «une grande nation» et l'universel «par toi seront heureuses toutes les familles de la terre» sont indissociables. Le peuple issu d'Abraham sera grand et les familles de la terre seront heureuses.

L'Exode approfondit le sens de l'élection. Selon Catherine Chalié, le Dieu qui convoque les Hébreux au pied du Mont Sinaï n'est pas un Dieu national, qui confirmerait le peuple dans le sentiment de sa supériorité face aux autres, mais un Dieu qui appelle Israël à la sanctification de la vie et qui récuse sa tentation d'être satisfait de lui-même.

Le rappel quotidien de l'élection dans la liturgie juive n'entretient-il pas tout de même ce sentiment de supériorité face aux autres ? Catherine Chalié est consciente du danger : elle rappelle que la tradition insiste qu'aucune liturgie ne dispense de l'étude. Mais, pourrait-on ajouter, l'étude ne mène-t-elle pas aussi à un sentiment de supériorité ?

Les mots qui disent au juif son élection ne lui confèrent aucune dignité autre que celle de l'inscrire dans l'histoire, avec le poids des responsabilités vis-à-vis des autres. «Ainsi, chaque jour, avant de réciter le Shema Israël, «Ecoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un» (Dt 6,4-9), l'orant

dit : «D'un grand amour, Tu nous as aimés, Eternel, notre Dieu (...) Tu nous as choisis parmi tous les peuples». Malgré l'histoire si éprouvée de son peuple qui semble contredire cette affirmation, le fidèle reconnaît donc la présence de l'amour dans l'élection. Or évoquer cet amour de Dieu pour son peuple, c'est penser un amour qui ne protège ni contre la cruauté ni contre les détresses, mais qui donne de les traverser avec, aux lèvres, la mémoire d'une parole qui habite et transcende la souffrance.»

Catherine Chalier écrit encore : «En dépit de l'infini malheur que ce siècle a infligé au peuple juif, le descendant d'Abraham ne peut oublier la promesse qui lui fut faite d'une grandeur qui soit bénédiction pour toutes les familles de la terre. C'est aussi pourquoi, *malgré la tentation à laquelle cèdent certains, sur le plan politique généralement, mais aussi sur le plan spirituel, le juif ne peut, sans infidélité à cette promesse jamais démentie, rejeter les familles de la terre et soutenir que peu lui importe ce qu'elles pensent.*»³

La philosophe juive montre aussi la nécessité de relier l'élection à l'idée d'un *peuple* singulier. Ne serait-il pas plus juste de penser, avec les chrétiens, qu'elle est offerte à chaque *personne* ? Elle répond : l'élection ne relie une personne à l'Eternel, qu'à condition de la relier à un peuple et, par-delà, à tous les autres hommes.

Autour du Médiateur

Catherine Chalier aborde ensuite de façon critique le rôle de l'élection pour un chrétien. Car la prophétie d'Isaïe «être lumière pour les nations», en régime chrétien, ne concerne pas le peuple juif mais la personne de Jésus et elle seule. En affirmant qu'il faut le suivre pour connaître Dieu, l'apôtre Jean ne modifie-t-il pas radicalement la pensée de l'élection, se demande-t-elle. «Le chrétien peut-il - comme cela

arrive - reprocher aux juifs leur pensée de l'élection et leur opposer sa propre et généreuse ouverture à l'universalité ? Cette universalité n'est-elle pas, en effet, conditionnée à l'acceptation de la personne du médiateur et tributaire, comme telle, d'une redoutable exclusivité, puisqu'elle porte, dans ces textes en tout cas, sur le salut ultime de l'homme ?»

La philosophe répond en citant l'histoire du grand penseur juif Franz Rosenzweig. A son cousin H. Erhenberg, qui attendait la nouvelle de sa conversion au christianisme, l'auteur de *L'étoile de la rédemption* écrivit le 31 octobre 1913 : «Cela ne me semble plus nécessaire et c'est pourquoi, étant ce que je suis, cela n'est plus possible. Je resterai juif.» Quelques années plus tard, à son ami E. Rosenstock, qui estimait qu'il persévérerait dans l'aveuglement de ses ancêtres en voulant rester juif, malgré la bonne nouvelle chrétienne, il dit : «Pourquoi donc devrais-je «être converti» alors que j'ai été élu depuis ma naissance» ? Ce qui, pour Rosenzweig, rendait le baptême inutile et surtout impossible. Nulle arrogance cependant dans cette certitude, mais le sentiment d'une proximité du Père qui ne suppose aucune médiation et pour laquelle le juif rend grâce, commente Catherine Chalier.

Elle ajoute que le juif, selon l'élection reçue, a une responsabilité face à la fragilité des vies qui l'entourent, d'où l'insistance de la Loi pour la protection des plus démunis, l'étranger, la veuve et l'orphelin.

«Que les chrétiens demeurent fidèles à Celui qui, pour eux, est l'unique Médiateur et qu'ils ne soient nullement enclins à devenir juifs ne laisse cependant pas le juif indifférent. Il s'interroge sur le sens de cette nécessité, professée par les chrétiens, d'une rencontre avec l'unique Médiateur afin de pouvoir s'orienter vers le Père et d'instaurer la fraternité entre les hommes. Il se demande pourquoi l'Eglise, dans l'histoire, a prétendu lui imposer cette nécessité et il voudrait savoir si, aujourd'hui, les

chrétiens peuvent admettre que les juifs ont - eux aussi - accès au Père et à la fraternité humaine, malgré leur refus de l'unique Médiateur.» On peut répondre par «oui», en suivant la voie ouverte par le Concile Vatican II dans sa déclaration *Nostra aetate*⁴ et par l'évolution de la pensée et de la pratique chrétienne depuis lors.

Mais inversement, la fidélité chrétienne à cette vérité de foi - le rôle de médiateur du Christ - constitue aussi une question pour le juif : le Père dont Jésus parle et dont les chrétiens parlent étant le Dieu dont le peuple juif est le serviteur depuis des siècles. En définitive, il y a bien deux voies, et cette pluralité du juif et du chrétien demeure irréductible.

Bien des questions

Selon Catherine Chalier, le juif se voit invité à réfléchir à nouveau au sens de la médiation. Il lui est en effet demandé s'il accepte que la personne du médiateur, invoquée par les chrétiens, soit pensée dans l'optique de la promesse faite à Abraham : «par toi» seront heureuses les familles de la terre. Le juif peut-il consentir, au cœur de sa propre foi, à reconnaître en Jésus ce descendant très singulier d'Abraham⁵ *par qui* les païens ont accès à Celui qui parla à leurs pères et qui, s'ils écoutent, s'adresse encore à eux directement ? Bien des juifs le refuseront - de même, d'ailleurs, que bien des chrétiens continuent d'espérer la conversion des juifs.

Cette question pose évidemment bien des difficultés, du point de vue juif : pourquoi cette médiation du Christ vers les païens passe-t-elle par une mise à distance de la Loi ? pourquoi le Médiateur a-t-il été accueilli comme Messie ? pourquoi s'est-on durci au point de vouloir détruire le peuple d'où provenait ce médiateur ? Ce faisceau de questions n'est-il pas l'ébauche d'un chemin de pensée du juif vers le chré-

tien ? s'interroge Catherine Chalier. On peut difficilement aller plus loin !

Décidément, l'ouvrage de Catherine Chalier et de Marc Faessler est important, surtout par l'esprit d'écoute de l'autre qui le traverse et par les questions qu'il pose aux juifs et aux chrétiens. Seul regret ou agacement : le langage quelque fois précieux et compliqué du théologien genevois, dont voici trois exemples non exhaustifs : «histoire irrédimée», «l'événementialité de l'histoire», «l'ultimité du temps» !

D'autre part, la lumière qu'il jette sur le christianisme des origines ne tient pas suffisamment compte de la composante juive dans le premier christianisme, qui a duré plus longtemps qu'on ne veut l'admettre.

J. H.

¹ Coll. Patrimoines judaïsme christianisme, Cerf, Paris 2001, 497 p.

² Marc Faessler récuse les expressions diverses utilisées pour caractériser la relation judaïsme - christianisme : frères ennemis, faux jumeaux (formule de l'historien André Paul), frère aîné et cadet (le pape Jean Paul II).

³ C'est moi qui souligne ce passage.

⁴ Déclaration sur les religions non chrétiennes, *Nostra aetate*, § 4.

⁵ D'où l'importance de la mention d'Abraham en tête de la généalogie de Jésus-Christ dans l'Évangile de Matthieu.

Votre avis nous intéresse !

Vous pouvez nous adresser vos remarques et vos opinions. Dans la mesure du possible, nous les publierons volontiers dans la rubrique *Libres propos*.

Israéliens et Palestiniens en recherche d'identité

une interview de Jean-Bernard Livio

par Lucienne BITTAR

Le conflit israélo-arabe, chaque jour, prend un tour plus dramatique. Des deux côtés des barrages, les partisans de la paix semblent ne plus avoir voix au chapitre. Les actes de guerre supplantent tout débat politique. Pourtant, le gouvernement d'Ariel Sharon est fortement déstabilisé et des factions palestiniennes s'opposent à Yasser Arafat. Derrière ces soubresauts sanglants, se cache de part et d'autre une quête identitaire autour de la notion d'Etat souverain. L'avis de Jean-Bernard Livio, bibliste et grand connaisseur de la région, qui s'est rendu sur place en février.

L. Bittar : *A en croire la presse israélienne et occidentale, il semble que la cote de popularité du gouvernement Sharon soit en baisse en Israël. De plus en plus de voix s'élèvent dans le pays pour affirmer que la sécurité de la nation ne viendra pas de la seule option militaire, mais aussi d'un traitement politique de la question palestinienne ; pour dénoncer même les conséquences dramatiques pour les civils palestiniens de la ligne dure tenue par le gouvernement Sharon. On peut citer le cas, qui a récemment défrayé la chronique, des 200 réservistes qui ont refusé de servir dans les Territoires occupés.¹ Mais en même temps, ces voix restent marginales. Il semble qu'oser contrer les décisions du gouvernement soit perçu comme un acte de trahison. Les travaillistes qui participent au gouvernement Sharon eux-mêmes s'autocensurent, comme l'a dénoncé de manière virulente Gideon Levy.² Comment expliquer que le débat politique soit actuellement si faible en Israël ?*

J.-B. Livio : «Au niveau politique, il y a en Israël un problème national grave : le débat n'existe plus. Relégué dans l'opposition, le Parti travailliste, qui a fondé le pays et l'a dirigé pendant 40 ans, ne se fait plus entendre, faute d'idées nouvelles. Les anciens du parti n'ont plus de crédibilité, n'osent plus s'imposer et il n'y a pas de relève qui se prépare. L'image d'un Israélien sioniste, attaché à faire fructifier sa terre, à l'image de ses pionniers, cette image est en chute libre, remplacée par celle d'un Israélien capitaliste et colonialiste. Hier, l'Israélien était kibboutznik, inventif, trouvant une solution audacieuse à chaque difficulté ; aujourd'hui, il est militaire, agressif par peur. Il arrache les oliviers pour bétonner des cités-bunkers.

» Cette critique, qu'on a souvent faite de l'extérieur, à savoir que si on se permet un jugement négatif vis-à-vis d'Israël on est immédiatement traité d'antisémite, on l'entend aussi à présent à l'intérieur du pays, où la gauche souffre d'être considérée comme

traître. Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce ne soit jamais elle qui ait signé les traités importants, comme ceux de Camp David (signés par Sadate et Begin en 1978) qui incluaient le rétablissement de la souveraineté égyptienne sur une partie du Sinaï. Seul Begin pouvait le faire sans passer pour un traître. De même, c'est lorsque Netanyahu était premier ministre qu'Israël a accepté la résolution 425 de l'ONU sur le retrait du Sud-Liban en échange de la sécurité de la frontière. Or Netanyahu était un faucon pur et dur, adepte de la ligne libérale, un économiste et mondialiste à l'américaine. Aussi lorsque Sharon a été élu, beaucoup ont pensé qu'il allait agir comme Begin. Mais Begin n'est pas un militaire, même s'il fut un résistant lors du mandat britannique ; Sharon oui. Il fait de la politique comme un général. Tant que les pertes subies dans son propre camp sont «acceptables», il fonce. C'est toute la différence. Mais aujourd'hui, il y a trop de morts en Israël, Sharon est de moins en moins populaire.

»Je dirais que la société israélienne est à la recherche de son identité. Elle est très éclatée. Israël cherche à se laïciser et les extrémistes religieux se sentent menacés. Cet état de fait a débuté à l'époque où Ehoud Barak était premier ministre. Il a réussi à faire passer à la Cour suprême une étude visant à redéfinir l'identité du citoyen israélien comme une personne membre d'un Etat, Israël, et non pas comme une personne juive.³ Barak s'est heurté à une opposition terrible de la part des religieux intégristes. Ce n'est donc pas un hasard si l'influence des religieux semble s'imposer aujourd'hui, avec des prises de positions extrêmes dont la presse se fait souvent l'écho.

»Or cette proposition de Barak est en fait une composante indispensable à la paix. Si l'Etat d'Israël veut devenir aujourd'hui un Etat à part entière dans le concert des nations, il ne peut plus définir sa citoyenneté en fonction d'un modèle religieux. S'il

veut consolider la sécurité à l'intérieur de ses propres frontières, il doit redéfinir son identité, ne serait-ce que pour résoudre le problème des arabes israéliens.»

L. B. : *Qu'en est-il du débat politique en Palestine ? En dehors du Hamas, il semble qu'il existe un mouvement nationaliste laïc se proposant comme une alternative à l'Autorité palestinienne et comptant dans ses rangs des personnalités palestiniennes, comme Haidar Abdel Shafi, Mustafa Barghouthi, des membres du conseil législatif et des écrivains.⁴ En outre, certains disent que pendant que l'état-major de Yasser Arafat et lui-même étaient mis en état de siège à Ramallah, c'est-à-dire entre le 3 décembre 2001 et le 11 mars 2002, le chef de l'Autorité palestinienne a perdu de sa crédibilité.*

J.-B. L. : «Le fait qu'Israël ait attaqué personnellement Arafat et l'ait emprisonné lui a, au contraire, donné du prestige. Aucune autre personnalité palestinienne ne peut pour l'instant le remplacer. Même si, dans le fond, Arafat n'a jamais fait l'unanimité des Palestiniens, il reste une figure emblématique pour ce peuple, le premier défenseur de l'idée d'un Etat palestinien.

»Ce qu'il faut comprendre, c'est que la notion d'un Etat palestinien est en fait très récente. Elle date de Yasser Arafat, à la fin des années soixante. Pour les jeunes intellectuels d'aujourd'hui, l'Etat est à inventer. Il faut créer une large classe politique dirigeante en Palestine, même si, c'est vrai, il existe un mouvement de centre gauche laïc mené, entre autres, par les personnes que vous avez citées. Le Palestinien est en train de découvrir le sens d'un Etat démocratique, ses bienfaits, notamment en observant le fonctionnement politique d'Israël.

»De fait, là aussi, on est confronté à des problèmes identitaires. C'est l'identité même du peuple palestinien qui est à consolider à travers la création d'un Etat.



L'Etat palestinien, une notion récente.

Cette notion s'est créée «grâce» à quatre siècles et demi d'occupations : d'abord par les Ottomans, puis les Britanniques et enfin les Israéliens. Arafat est devenu le porte-drapeau de cette identité, qui s'est fortement renforcée depuis la première *Intifada* (1987). *Intifada* signifie «soulèvement» ; c'est ainsi que cette révolte a été perçue à l'époque par les Israéliens et les Palestiniens. S'il y a eu une période d'accalmie ensuite, c'est parce que les Palestiniens ont compris qu'un Etat palestinien pourrait voir le jour.

»Aujourd'hui, cette idée est totalement intégrée, aussi l'*Intifada* actuelle ne mérite pas son nom. Il ne s'agit plus du «soulèvement» de quelques groupes terroristes, mais d'une «guerre de libération» qui mobilise toute la population, y compris les femmes. C'est une prise de conscience de tout un peuple. Les morts sont certes trop nombreux, mais ces martyrs deviennent

pierres de fondation du nouvel Etat, car il est évident que les Palestiniens ont déjà gagné sur un plan : lors des prochaines négociations israélo-palestiniennes, plus personne ne parlera d'autonomie, mais bien d'un Etat palestinien.»

L. B. : *La proposition saoudienne avait ceci d'intéressant qu'elle proposait la création d'un Etat palestinien en échange de la reconnaissance par des Etats arabes de la souveraineté de l'Etat d'Israël. Elle était porteuse de sécurité pour les deux peuples. Or Sharon l'a très vite refusée, prouvant qu'il ne veut pas d'un Etat palestinien...*

J.-B. L. : «C'est là une des difficultés. Il faut absolument qu'Israël lève l'ambiguïté à ce sujet si on veut avoir une chance de paix. La création de l'Etat palestinien signifie celle d'une entité territoriale, d'une identité gouvernementale, d'un Etat souverain, qui aura donc, entre autres, la possibilité de faire revenir tous les siens. Le gouvernement travailliste de Rabin l'avait compris. Si l'angoisse du retour des réfugiés est un leurre (il n'y a pas de risque véritable que des millions de Palestiniens rentrent en Palestine) par contre le risque de la création d'un Etat souverain face à un autre Etat souverain existe bel et bien, un risque qu'Israël doit véritablement accepter s'il veut entrer en discussion de paix.

»Il faut qu'il y ait un véritable débat à ce sujet en Israël. Cela commence. Dans la presse occidentale, lorsqu'on parle des Israéliens et des Palestiniens, on fait immédiatement un amalgame avec Sharon et Arafat. Mais Sharon, n'est pas Israël. Il est certes son premier ministre, élu démocratiquement, mais il représente une tendance pour le moins contestée en Israël. Il avait promis lors de sa campagne électorale la paix et la sécurité. Or, un an après son entrée en fonction, les Israéliens n'ont gagné ni l'une ni l'autre. Et tous les jours, il y a un peu moins de paix et un peu

moins de sécurité. La pression est grande pour Sharon ; ses jours sont comptés.»

L. B. : *Vous avez soulevé le fait que la société israélienne était fortement divisée. N'est-ce pas aussi le cas en Palestine, comme le montre la montée en puissance depuis vingt ans du Hamas ? Cela ne fragilise-t-il pas encore un peu plus les perspectives de paix ?*

J.-B. L. : «C'est vrai, les leaders laïcs palestiniens ont peur de la montée de l'intégrisme qu'ils n'arrivent pas à maîtriser ; beaucoup de Palestiniens n'adhèrent pas aux actions des kamikazes contre des populations civiles. Ce terrorisme pousse des chrétiens arabes, mais aussi des intellectuels musulmans, à quitter le pays. A l'intérieur même des Territoires occupés, on assiste à des attitudes paradoxales. Par exemple : les étudiants inscrits à l'Université de Bir Zeit doivent adhérer à un mouvement politique palestinien, si possible le Hamas, pour avoir une chance de réussir leurs études ; alors, certains préfèrent rejoindre l'Université hébraïque de Jérusalem, où le recteur a interdit toute manifestation sur son campus. C'est ainsi aussi que de plus en plus d'Arabes, chrétiens ou musulmans, acceptent de prendre la nationalité israélienne. Ne serait-ce que pour avoir un passeport qui leur permette de quitter le pays !»

L. B. : *La composante religieuse musulmane est-elle intrinsèque à l'identité palestinienne ?*

J.-B. L. : Pas du tout. Historiquement, le Palestinien est tolérant. Il a toujours été en contact avec différentes religions. Notre difficulté de compréhension, à nous, Occidentaux, c'est que lorsque nous analysons le conflit israélo-palestinien, nous pensons en termes religieux. Nous sommes influencés par les sollicitations israéliennes, car pendant les cinquante premières années

de son existence, Israël et les mouvements juifs mondiaux ont tout fait pour faire admettre l'assimilation entre Israélien et juif. C'est dans ce sens que la montée de l'islamisme en Palestine est comprise par les Occidentaux, car elle correspond au schéma que l'on se fait de la région. Or le Palestinien ne se sent pas d'abord musulman. Ni chrétien d'ailleurs.

»La christianisation a été un échec aux XVIII^e et XIX^e siècle en Palestine. L'arrivée des Eglises occidentales, malgré la construction d'écoles et d'hôpitaux, n'a pas aidé les populations locales à se prendre en charge, ni à développer une notion identitaire. On en voit les résultats aujourd'hui encore. La prise de conscience d'une identité palestinienne est plus clanique que politique. Un Palestinien est capable de reconnaître des liens familiaux avec telle personne, dont les aïeux se sont établis il y a deux siècles aux Etats-Unis, et il continue à la percevoir comme «de chez lui».

»C'est là une des grandes difficultés de la rencontre entre le monde palestinien et le monde juif, qui, lui, n'est plus du tout clanique dans sa conception actuelle, mais reste relié par une appartenance à une mémoire.»

L. B.

¹ Parmi eux on trouve un petit-fils de Yeshayahou Leibowitz, pionnier israélien de l'objection de conscience et initiateur d'un judaïsme religieux en phase avec le pluralisme. Pour Y. Leibowitz, la sanctification de la terre était de l'idolâtrie et ne justifiait pas les violations du devoir de sauvegarde de la vie (*Le Courrier international*, n° 590, du 21 au 27 février 2002).

² Lettre adressée à Shimon Peres, in *Ha'Aretz*, 1^{er} février 2002.

³ Il n'existe pas de constitution israélienne ; tout repose sur une législation se définissant au fur à mesure, d'où l'importance de la jurisprudence.

⁴ Cf. **Edward W. Saïd**, *Une nouvelle génération de dirigeants palestiniens*, in *Le Courrier international*, n° 588, du 7 au 13 février 2002.

Paroles de Palestiniens

«Il n'existe pas de solution de rechange à l'Autorité palestinienne au-dessus de laquelle il n'y a pas d'autres forces politiques... Nous devons faire preuve de patience, de contrôle de soi et rester solidaire de l'Autorité palestinienne pour ne pas permettre à l'occupant de lancer un processus d'«afghanisation» de notre société.»

Hafez Barghouthi
in *Al Hayat Al-jadida*
(*Le Courrier international*,
6-12.12.01)

«Même si les Palestiniens ont pu provoquer des dommages sérieux à la partie israélienne et créer des conditions d'insécurité autour de quelques colonies de peuplement isolées, ils ne sont pas en mesure d'infliger une véritable défaite à l'occupant israélien par le biais d'une guerre ouverte... Pourquoi l'Autorité palestinienne ne décide-t-elle pas de privilégier l'action non-violente ?... La philosophie de la non-violence reste relativement inconnue dans notre société, de même qu'elle a trouvé peu d'échos

dans notre discours politique. Ainsi, notre lutte a surtout été menée par des moyens non-violents, tels que la grève, les manifestations, etc. Même les jets de pierre sur les soldats israéliens - qui auraient pu être considérés comme un acte violent - s'inscrivaient dans le contexte de révolte et de refus de l'occupation, et non pas dans celui d'une véritable guerre ouverte. Pourtant, malgré cela, nous avons magnifié le discours belliqueux, que nous avons placé au centre de notre culture politique bien que l'écrasante majorité des Palestiniens n'ait jamais porté d'armes.»

Jonathan Kuttab
Al Hayat (Le Courrier international, 20.12.01-02.01.02)

«Sharon a le droit de se suicider... Mais qu'une minorité en Palestine décide le suicide d'un peuple entier au moment même où il allait récolter les fruits de son combat, c'est ce qu'aucun esprit raisonnable - ni aucune loi sacrée - ne saurait accepter... Le djihad n'est pas un chèque en blanc, et ceux qui s'imaginent combattre Israël ne peuvent être lavés

de l'accusation de complot contre l'intérêt national.»

Samir Kassir
in *An Nahar*
(*Le Courrier international*,
20.12.01-02.01.02)

«La position d'Israël sur un éventuel compromis se fondait sur la résolution 242 des Nations Unies, qui pourrait éventuellement déboucher sur la création d'un Etat palestinien à condition que soit exclu le retour des réfugiés palestiniens dans les régions situées à l'intérieur des frontières d'Israël... Cela signifie que si nous voulons sortir de l'impasse actuelle et aller, par le biais d'un processus de paix, vers une solution définitive, nous devons pouvoir regarder la réalité en face et accepter d'en payer le prix... Il faut que les Palestiniens soient mis au courant des réalités et qu'ils disposent donc d'un maximum d'informations. Il serait inacceptable que la population palestinienne paie le prix d'une réalité qui lui a été systématiquement cachée.»

Sari Nusseibeh
représentant de l'OLP pour
Jérusalem in *Amin*
(*Le Courrier international*,
20.12.01-02.01.02)

Paroles d'Israéliens

«Nous sommes toujours dans cet enchaînement d'actions et de représailles qui ne débouchera sur aucune solution.

Face à des actions de guérilla et à la multiplication des attentats terroristes, il n'y a rien à faire : il n'est pas question pour une armée régulière de remporter ce type de guerre. La France a perdu en Algérie et Israël perdra dans les Territoires palestiniens.»

Martin Van Creveld

professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, auteur de *Tsahal, une histoire de l'armée israélienne* (*Le Temps*, 19.02.02)

«Eretz Israël ne nous appartient qu'à certaines conditions, car il y a un contrat entre le peuple d'Israël et Dieu : si je ne me conduis pas comme la Torah l'exige sur le plan moral, religieux et spirituel, je n'ai pas droit à la terre... Aujourd'hui, nous avons quelques millions d'Arabes qui vivent sur la même terre. Nous sommes arrivés à un stade où parallèlement à l'Etat d'Israël, nous avons un Etat palestinien qui a aussi droit à l'existence.

Or ces Palestiniens qui nous ont rejetés par le passé, aujourd'hui c'est nous qui les rejetons. C'est pourquoi nous, Israël, ne vivons pas actuellement selon la loi et la tradition juives.»

Max Warschawski

ancien grand rabbin de Strasbourg, depuis 15 ans à Jérusalem, de la mouvance *Oz Vechalom*, militant pour les droits de l'homme. (*La Libre Belgique*, 21.02.02)

«Les juifs se trouvent en grand danger en France, puisqu'il y a 6 millions d'Arabes, c'est pourquoi nous nous préparons à les recevoir.»

Ariel Sharon

(*Le Temps*, 22.02.02)

«Le fruit le plus doux de la guerre au Liban est que maintenant, ils (le monde) ne détestent pas seulement l'Etat d'Israël. Grâce à nous, maintenant ils détestent aussi les fines gueules à Paris, Londres, New York ou Montréal, partout dans leurs trous. Finalement, ils détestent tous ces gentils youpins qui se prétendent différents de nous, disant qu'ils ne sont pas des tueurs

israéliens... Les youpins ont été rejetés non seulement parce qu'ils ont crucifié Jésus, mais aussi parce qu'ils ont crucifié Arafat à Sabra et Chatila. Ils sont tous identifiés à nous et c'est une bonne chose ! Leurs cimetières sont profanés, leurs synagogues brûlées... Bientôt leurs palais seront souillés d'inscriptions disant «youpins, en Palestine !» Et vous savez quoi ? Ils iront en Palestine parce qu'ils ne sauront pas où aller ailleurs ! Tout cela est un bienfait.»

S. (Ariel Sharon)

in *Amos Oz, In the Land of Israel*, Am Oved, 1983.

«Il faut le répéter : la destruction d'un logement reste un acte barbare. Quelque soit l'alibi, il s'agit d'un acte terroriste qui relève du crime de guerre... Pour un peuple dont la culture est marquée à jamais par la mémoire du déracinement et de l'exil, la maison symbolise la continuité dans l'espace et le temps. Détruire ses logements, c'est détruire son monde.»

Meiron Benvenisti

in *Ha'Aretz (Le Courrier international)*, 31.01-6.02.02)

Israël - Palestine : ces malades qui les gouvernent

une interview de Norbert Apter*

par Lucienne BITTAR

Israël et l'Autorité palestinienne sont dirigés par deux personnalités très fortes, troubles, Ariel Sharon et Yasser Arafat, qui s'enfoncent chaque jour un peu plus dans une logique meurtrière. Il y a trois mois, on comptait quotidiennement les morts par unité ; aujourd'hui, c'est par dizaine. La machine s'est emballée. Norbert Apter tente d'expliquer pourquoi il est presque impossible aux deux leaders de faire autrement et pourquoi il est si difficile aux artisans de paix de se faire entendre en période de guerre.

Norbert Apter : «Dès que la violence entre dans une relation, qu'elle soit établie entre deux personnes, deux nations ou deux peuples, celui qui en est victime est projeté dans une zone de besoins de base, ceux de la survie. Le psychologue Abraham Maslow explique fort bien ceci. Il a développé en 1970 une «pyramide des besoins» humains.¹ A la base, il a placé les besoins élémentaires, ceux de la survie physique et psychique (manger, boire, dormir, être sain d'esprit). Au deuxième échelon, on trouve le besoin de sécurité, qui induit la nécessité d'avoir des cadres de vie définis, des limites. Vient ensuite le besoin de relation (avoir des contacts, faire partie d'un groupe, combler le sentiment d'intégration), puis le besoin de réalisation, qui va avec la considération, l'estime de soi, le sentiment de reconnaissance, d'être utile. Et tout en haut de la pyramide, il a placé ce qu'il a appelé le besoin d'«autoactualisation», c'est-à-dire de renouvellement personnel, de recherche

spirituelle, de sens. Tous ces besoins et leur satisfaction peuvent se combiner.

»Mais quand le besoin premier, celui de la survie, se réveille puissamment, ce qui est le cas lorsque la violence s'installe, les gens se trouvent projetés dans une dynamique de vie et de mort. C'est le cas d'Arafat et de Sharon et d'une partie croissante de leurs populations. Ce sont des survivants et donc, à ce titre, des traumatisés : pour assurer leur besoin de sécurité, ils se mettent en position de survie.»

* Norbert Apter est psychothérapeute et formateur en relations humaines, gestion de conflits et médiation. A la fin de l'année passée, il s'est rendu à Sarajevo avec le CICR afin de former des psychologues de différentes ONG à l'accompagnement de personnes traumatisées par la guerre. Tant pour lui, de religion juive, que pour moi, d'origine arabe, cet article, publié dans un journal chrétien, est significatif d'une volonté de recherche de dialogue.

L. B. : *Comment définit-on un traumatisé ?*

N. A. : «Il s'agit d'une personne qui a vécu un ou plusieurs chocs non-cicatrisé(s) et dans le(s)quel(s) elle est encore coincée plus ou moins souvent. Tout être humain au cours de sa vie est confronté à des traumatismes, la perte d'un être cher, une trahison, etc. La question est de savoir si l'individu arrivera à les dépasser. Il est probable qu'Arafat et Sharon ne se soient pas remis des chocs de leurs histoires de vie. Chaque fois qu'ils en subissent un nouveau, celui-ci vraisemblablement réveille d'autres du passé. Et c'est ainsi qu'une nouvelle violence subie, réveille d'autres violences vécues.

»Ceci vaut pour les chefs des Palestiniens et des Israéliens, mais aussi pour leurs populations. Ces peuples sont depuis longtemps en situation de survie. Leurs blessures ont d'autant plus de peine à se cicatriser qu'ils ont dernièrement subi un choc psychique très important, l'échec des pourparlers de paix entre Barak et Arafat. La population israélienne a réellement cru que la paix était possible ; elle a misé sur Barak et était même prête à rendre la moitié de Jérusalem. Et je pense que de nombreux Palestiniens ont cru à la venue d'un Etat palestinien par la paix et ont donc misé sur la paix. De part et d'autres, j'ai vu ou entendu des gens désespérés, choqués, lorsque les négociations ont été interrompues. Le peu de confiance construite et les énormes espoirs nés ont littéralement explosés sous les bombes des terroristes et les représailles militaires.»

»Pour en revenir à Arafat et Sharon, ce sont donc des traumatisés. La partie «encore sous-choc» de chacun d'eux ne croit pas, ne peut peut-être même pas croire, en la réelle possibilité de la paix avec l'autre, ni la vouloir. Or, même s'ils ne représentent pas l'ensemble de leurs populations, ils ont, de par leur position, un impact énorme sur elles. Quand Sharon lance des

représailles à des attentats palestiniens, il blesse et meurtrit des familles palestiniennes. Et lorsque des kamikazes palestiniens se font sauter dans un bus, c'est un ensemble de familles israéliennes qui sont blessées et meurtries. Si la guerre ne touche que les militaires ou les terroristes, les chocs sont durs, mais on peut espérer les voir se cicatriser ; lorsqu'il s'agit de victimes civiles, c'est beaucoup plus long et difficile.

»Or Arafat et Sharon (de même que certains Israéliens et Palestiniens) fonctionnent comme des narcissiques - égocentriques. Chacun veut amener l'autre à plier devant lui, veut le diriger, prendre pouvoir sur lui. Martin Buber dit que pour qu'une relation s'établisse, il faut qu'il y ait réellement reconnaissance par chacun de l'existence de l'autre en tant que personne. Si à la place du *je - tu*, il y a *je - cela*, la relation est déséquilibrée.² Pour Sharon et Arafat, l'autre est un *cela* que l'on s'emploie à chosifier par des actes de violence : il pliera ou je le casserai.»

L. B. : *Les maltraitances vécues semblent d'autant plus difficiles à dépasser, qu'elles ont des racines historiques profondes. Pour reprendre la pyramide de Maslow, on pourrait dire que les Palestiniens souffrent d'un manque de sécurité chronique, le palier deux des besoins, dû à l'absence d'un cadre institutionnel, en l'occurrence d'un Etat. Les Israéliens aussi souffrent d'insécurité, de ne pas voir leur cadre reconnu par les pays voisins. Mais la situation ne se complique-t-elle pas du fait que le traumatisme des Israéliens juifs est beaucoup plus lointain à cause des pogroms successifs et de la Shoah ?*

En arrivant en Palestine, les juifs ont essayé de construire un territoire sécuritaire. C'est un échec. S'ajoute à cela le fait qu'ils se considèrent comme un peuple élu, qui devrait être moralement irréprochable, ce qui n'est, bien sûr, là encore pas le cas.

Cela ne rend-il pas encore plus difficile la réconciliation ? Il est pénible d'admettre que l'on n'a pas été à la hauteur de ses propres espérances.

N. A. : «Pour moi, cela n'a rien à voir avec la notion de peuple élu, avec la religion. C'est vrai, lorsque les juifs ont créé Israël, ils cherchaient à sortir des traumatismes répétés que l'histoire leur avait infligés. Ils ont voulu faire quelque chose d'hors normes, un Etat moralement au-dessus de tout soupçon. Ils voulaient lutter pour le conquérir, mais proprement. C'était une utopie, mais c'était aussi une réaction très saine.

»Lorsque l'on veut sortir d'une vie entachée par la violence extrême, deux voies s'offrent à nous : maltraiter à notre tour avec vigueur ou rechercher à vivre dans le juste, là encore avec extrême, pour se nettoyer. Choisir la deuxième option est bien sûr préférable, le problème est que, comme dans tout extrême, ce n'est pas tenable. Il faut petit à petit apprivoiser les limites de la réalité, réajuster le tir, faire son deuil de l'utopie. Tout le monde n'y arrive pas, d'autant moins dans l'insécurité.

»Quant aux Palestiniens, ils oscillent aussi entre faire la paix ou la guerre ; ils ont besoin d'un Etat, mais d'un Etat dont la population tire tout de suite bénéfice, où soient accessibles, pour reprendre Maslow, la sécurité, la relation, la réalisation... Ils projettent tant dans ce rêve. Sharon n'y est pas prêt et, dans sa gestion de l'Autorité palestinienne, Arafat n'a pas montré qu'il puisse leur offrir un tel Etat. Là encore, les désillusions sont cruelles, d'autant plus lorsqu'elles sont associées à l'angoisse extrême provoquée par les destructions et les morts quotidiens.

»Actuellement, chaque personne restée en vie, de chaque côté de la «frontière», peut mourir d'un instant à l'autre. Cela peut expliquer certaines positions considérées comme très dures aujourd'hui de part et d'autres.»

L. B. : *La situation paraît inextricable. Pour évoluer, ne faudrait-il pas qu'il y ait des médiateurs extérieurs ?*

N. A. : «Oui, des personnes ou des Etats qui ne se trouvent pas en situation de survie. La proposition de l'émissaire de l'Arabie Saoudite était intéressante en cela. Pourtant, un médiateur, pour être efficace, a besoin d'être neutre, sans préjugés ou préférences, sans enjeux propres ; ce qui là n'est pas le cas. L'Europe et les Etats-Unis ne remplissent pas non plus ces critères d'efficacité. En plus, depuis les attentats du 11 septembre, Bush s'est retrouvé lui aussi, du moins pendant quelques temps, dans une position de survivant. S'il comprend mieux aujourd'hui les traumatismes des populations de la région, il ne peut par contre les aider dans leur recherche de paix lorsqu'il fonctionne comme Sharon et Arafat, «encore sous-choc». Ces trois leaders tentent la toute-puissance pour combler leur impuissance.

»La paix nécessite autre chose : deux leaders (avec éventuellement une médiation appropriée) et deux populations qui dépassent, *en même temps*, leurs traumatismes respectifs, et ont le courage de *respecter réellement* l'autre, dans un processus de négociation et de construction.

»Face à l'ampleur du désastre, chacun d'entre nous à l'extérieur, y compris nos dirigeants, nos médias, avons le devoir urgent de lâcher toute partialité et d'entendre sans jugement l'incommensurable détresse de chacune des parties, afin de créer un climat favorable à l'émergence de cet état d'esprit nécessaire qu'implique la paix.»

L. B.

¹ *Vers une psychologie de l'être*, Arthème Fayard, Paris 1972.

² **Martin Buber**, *Je et Tu*, Aubier Montaigne, Paris 1938 et 1970.

Rimbaud, tête d'or

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Passé le milieu du XIX^e siècle, la poésie française éclate à l'irrationnel et Jean Nicolas Arthur Rimbaud éclate à la poésie. La poésie moderne doit exprimer au-delà du sensible et du connu, elle doit toucher du doigt le plafond «tiepolesque» de l'ineffable et d'un talon rageur le fond de l'enfer. Traduire ce qui ne se fixe point, «noter des silences, l'inexprimable».

Le poète-collégien, aux airs de gavroche crânement poussé, est en quête de sensations neuves, «pas connues», insiste-t-il, qu'il se flatte de rencontrer dans le bazar des cités illuminées, lui, fils de la campagne et vagabond des aubes navrantes, hanté par le désir, souterrain, peut-être, de devenir quelque roi nègre à la tête d'or et au crâne de cristal. Rimbaud commence là où finissent strictement *Les Fleurs du Mal* : «Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe, au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau.»

Une existence chaotique

Dans cet événement qui voit le ciel et la terre s'ouvrir et «des cercueils sous leur dais de nuit dressant des panaches d'ébène, filer au trot des grandes juments bleues et noires», l'œuvre d'Arthur Rimbaud occupe une place essentielle et extraordinaire. Pour l'intelligence de ce génie monstre et demeuré pubère, le tracé violent d'une existence chaotique est requis.

Arthur Rimbaud est né à Charleville, le 20 octobre 1854, d'une mère dure et d'un

père vite absent. Son enfance est le phénomène sordide traduit par les *Poètes de sept ans*. En août 70, au début de la guerre, âgé de seize ans, il fait sa première fugue à Paris. En mars 71 éclate la Commune. Rimbaud brûle de se battre. «Des colères me poussent vers la bataille où tant de travailleurs meurent tandis que je vous écris.» Les premiers vers datent de mars 1870. Verlaine les trouve d'une beauté effrayante. En septembre 71 est composé *Le Bateau ivre*. En mai 72, il commence les *Illuminations*. La liaison orageuse avec Verlaine est entamée.

Belgique, Angleterre. Leurs vagabondages et leur misère lassent Rimbaud qui rentre à Charleville. Verlaine, par des lettres hystériques et injurieuses, relance son amant qui cède et revient à Londres. Querelles violentes. Rimbaud est décidé à la rupture définitive. Verlaine tire sur lui. Rimbaud publie à ses frais *Une saison en enfer*. L'hiver venu, il brûle ses manuscrits et tous les exemplaires de la *Saison* qu'il a sous la main. En mars 75, Verlaine sort de prison et le rejoint à Stuttgart. Rimbaud règle à coups de poing, à la campagne, une affection haineuse, vieille et rance de quatre ans et laisse Verlaine ivre au fond d'un fossé. La vie littéraire de Rimbaud s'achève. La stérile aventure commence, et la vie redevient quotidienne.

Il s'échappe au Harar. Et c'est pendant onze ans l'obscurité d'un explorateur commerçant, ponctuée par les communications techniques à la Société géographique et des lettres atroces. Malade, en 1891, il



«Après le déluge», lithographie de Fernand Léger pour «Les Illuminations» (éd. de 1949).

est amputé d'une jambe à Marseille, reçoit les sacrements et meurt.

Il y a deux phrases dans cette œuvre qui surplombent mon esprit et qui roulent comme le tonnerre : «Je devins un opéra fabuleux», et plus tard : «Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille charnelle, mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.»

L'opéra fabuleux est la condition de l'art entré dans la source inconsciente, féconde et bourbeuse, et jouant avec son abîme et ses miroirs. C'est le filon qu'exploreront les surréalistes. Le combat spirituel, c'est la

quête de Dieu en dehors des voies balisées. Les deux chemins sont parallèles et ne se rencontrent qu'à l'infini. C'est pourquoi Claudel décrivait Rimbaud comme «un mystique à l'état sauvage».

Le génie de Rimbaud est adolescent. Il éclate comme une crise de puberté, comme le bourgeon au printemps, comme un coup de tonnerre ou de canon. A dix-neuf ans, il ne peut plus et ne doit plus écrire. Par son apparition, il signale et annonce sa disparition même. Rimbaud est nu, il est éclatant de nudité terrible. Il n'appartient à aucune culture, même s'il souffre de son baptême chrétien comme un prince barbare passant sous le joug du vainqueur, ou un chien sauvage au tour du cou duquel on aurait passé un collier. Génie absolu et isolé comme la France en connut peu, Pascal excepté. Mais Pascal a Jésus dont le cœur brûle dans sa poitrine.

Rimbaud n'a rien. Il est né seul, il parle seul, il meurt seul, la tête tournée vers le mur. Quand il meurt, il n'y a pas de *Mémorial* cousu dans ses habits. Il ne sait pas non plus que ces méchants papiers abandonnés à Verlaine le feront un jour entrer dans la gloire, et qu'il serait lu et expliqué dans les écoles. Il en aurait frémi. Car de cette œuvre, il pense : «C'était mal.»

A côté de Baudelaire, dandy citadin qui vit devant son miroir et scrute son âme avec la minutie et la science d'un casuiste, Rimbaud est le bandit qui hante la campagne et le vagabond qui dort dans les fossés. Culture, civilisation, mots creux pour ce sauvage qui entre dans la poésie comme

Attila dans une ville pour en faire le sac et le pillage.

Rimbaud est l'œil de la catastrophe. La défaite, la capitulation, la guerre civile, la Commune, le triomphe de la bourgeoisie d'affaires, voilà ce que vit son œil nu d'enfant. L'éclosion de Rimbaud est celle d'une fleur désespérée et sublime du malheur français. A ce titre, c'est un enfant de chez nous, oiseau fou qui chanta dans les aubes navrantes le plain-chant de la vie.

Soleil coupé

La catastrophe est contraction du temps. En Rimbaud, survenu là comme poète témoin, la catastrophe a pour effet la contraction du temps historique dans le temps personnel, d'où son écriture «sismographique», d'intensité démoniaque, à laquelle les surréalistes seront si sensibles ; d'où l'arrêt brutal et le suicide intellectuel. Tête d'or, soleil coupé.

Symboliste, Rimbaud l'eût été en ceci que jamais il n'explique, ne raconte, ni ne décrit et qu'il ne fait jamais en effet que suggérer. Mais alors, symboliste sans système : une totale liberté, plus encore une totale indiscipline : non seulement des inventions de choses, mais de mots, et volontairement les plus bizarres, et là-dedans cet admirable emportement qu'on sait et l'admirable lyrisme de certaines de ses pièces comme *Le Bateau ivre*, où ses dégoûts éclatent comme des fruits mûrs ou des crachats. «Oh, que ma quille éclate ! Oh ! que j'aïlle à la mer !» Et la quille a bel et bien éclaté.

Car non seulement Rimbaud se tait, mais il renie ce qu'il a écrit (à l'instar de Jean Racine), comme si cette part de lui-même, son œuvre, l'avait trahi, et comme si, en la reniant, il espérait retrouver l'intégrité de son être et restaurer son moi dans son unité.

C'est après la vie tout court qu'en a Rimbaud. Il ne l'a point encore vécue, qu'il

**Elle est retrouvée !
Quoi ? l'éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.**

Arthur Rimbaud

se refuse à la subir. Incapacité à se satisfaire du relatif. Fuite, évasion dans tous les Orient du rêve ou de l'inconscient. Quel clé nous ouvrira la porte du tombeau, la salle du festin ? Cet enfant n'a pas voulu devenir un adulte, un homme de lettres, un monsieur, un personnage comme, disons, Gide. Mais la liste est infinie.

Rimbaud eut-il des héritiers ? Le jeune Claudel, qui par lui justement retrouva la clé du festin, quand il était Bonaparte avant de devenir Napoléon-Turelure, et les surréalistes, du moins dans leurs intentions. Dans les années soixante, on pourrait citer Jean-Edern Hallier, Dominique de Roux et Philippe Sollers, chevaux légers qui prirent le relais des hussards et qui piaffèrent dans la cour pavée de la Sorbonne, d'autres fils de roi, d'autres têtes d'or fêlées par où filtre le rayon jaune de la grâce. Ils voulurent prendre congé de tout, car la France est pourrie depuis les derniers Valois et que l'Orient ne sent plus la rose depuis Hafiz et Omar Khayyâm. De Roux eut la chance de mourir assez jeune et de ne pas avoir eu à faire le pitre.

Alors, que faire ? Etre œuvre ou auteur, il faut choisir. Ils arrivaient trop tard ces fringants cavaliers. L'Apocalypse était derrière eux ; les dés étaient jetés.

G. J.

□ **Jean-Jacques Lefrère**, *Arthur Rimbaud*, Fayard, Paris 2001, 1042 p.

Un titre mal choisi

Jean Laporte, *Les Pères de l'Eglise**

Pour qu'un auteur chrétien puisse prétendre au titre de «Père de l'Eglise», il doit remplir quatre critères : orthodoxie de la foi, sainteté de vie, approbation ecclésiastique de la personne et de sa doctrine et finalement ancienneté. Généralement, on parle d'Ambroise, de Jérôme, d'Augustin et de Grégoire le Grand pour le christianisme latin (ou occidental), et d'Athanase, de Basile le Grand, de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostome pour le christianisme grec (ou oriental).

A la lumière de ces précisions, le sentiment est plutôt mitigé à la lecture des deux volumes de Jean Laporte. Si je souscris pleinement aux avertissements de l'auteur - ne pas chercher à unifier les positions des «Pères» sur les grands sujets (la résurrection par ex.), interpréter leurs écrits «dans leur contexte historique et culturel», et éviter de «vouloir leur faire dire ce qui est hors de leur portée en transposant sans précaution leurs données en termes d'aujourd'hui» - la structure et le contenu même de ces livres soulèvent un certain nombre d'interrogations. Comment se fait-il que Justin martyr, Irénée de Lyon et Hermas avec son *Pasteur* se trouvent incorporés dans la catégorie des «Pères latins» ? Ces trois auteurs s'expriment en grec et, de toute manière, pendant plus de deux siècles le christianisme ancien est largement hellénophone dans l'ensemble du bassin méditerranéen. Ou encore, Anselme de Cantorbéry (1033-1109) est un auteur purement occidental qui, chronologiquement, appartient non plus à l'Antiquité, mais au Moyen Age. De même, Jean Cassien, malgré le fait qu'il a passé un temps considérable en Orient, est

un auteur latin, dont l'influence s'est exercée en Occident, et non un «Père grec».

Au-delà de ces «vices de forme», il y a aussi des problèmes de fond. S'attachant aux personnes et à leurs écrits, J. Laporte opère des choix qui relativisent considérablement la portée englobante du titre de son ouvrage. Il vaudrait mieux parler d'«auteurs chrétiens» que de «Pères de l'Eglise». De plus, son titre insinue une option théologique qui se manifeste dans le contenu, mais surtout dans son «glossaire des hérésies» relégué à la fin du volume II. De ce fait, l'enracinement historique des personnages choisis est tout relatif et l'image suggérée du christianisme ancien est celle d'une Eglise qui chemine imperturbablement à travers l'histoire. Ce qui ne correspond nullement à ce que nous connaissons maintenant de ces temps anciens.

L'ouvrage de J. Laporte ne constitue pas une réelle *Initiation aux Pères de l'Eglise*. Il a néanmoins le mérite de familiariser le lecteur avec un bon nombre de personnages qui ont largement contribué au développement doctrinal et institutionnel du christianisme. Aussi J. Laporte ouvre seulement la voie ; celui qui souhaite mieux connaître l'époque ancienne du christianisme - pour comprendre réellement son présent et pour pouvoir envisager la construction d'un avenir crédible - doit aller plus loin dans sa quête (voir les bibliographies à la fin de chaque volume).

Attila Jakab

* Tome I : *Les Pères latins*, Tome II : *Les Pères grecs (Initiation aux Pères de l'Eglise)*, Cerf, Paris 2001, 311 p. et 279 p.

Débattre dans l'Eglise

Jean-Bernard Lang, *Catholiques, sommes-nous majeurs ?**

Ce sont trois faits récents, explique Jean-Bernard Lang, qui l'ont décidé, après de longues hésitations, à publier cette étude. A savoir, «la nouvelle interdiction aux femmes de briguer des fonctions ministérielles et sacerdotales, alors que tout le monde sait que, sans les femmes, l'Eglise peut fermer boutique ; le béatification de Pie IX, principal adversaire de tout rajeunissement de la catholicité ; enfin la déclaration *Dominus Iesus* du cardinal Ratzinger, qui peut se ramener à cette thèse : la vérité et le salut ne se trouvent que dans l'Eglise catholique romaine» (p. 169).

On pourrait soupçonner l'auteur, passé il y a trente ans du protestantisme à l'Eglise catholique romaine, de régler ses comptes avec une institution qui l'a déçu. Il reconnaît lui-même qu'il est «un homme déçu dans son brûlant amour». Néanmoins, il n'hésite pas à affirmer qu'il se trouve dans l'Eglise catholique de plein gré et qu'elle est sa maison spirituelle. Il explique aussi que c'est parce qu'il prend l'Incarnation au sérieux qu'il a changé d'Eglise.

J.-B. Lang n'est pas de ces convertis qui se croient obligés de brûler ce qu'ils ont adoré, et il se plaît à souligner tout ce que son héritage protestant lui a apporté. C'est même ce regard «extérieur» qui lui permet - me semble-t-il - d'analyser lucidement les dérives et les blocages du magistère et de la hiérarchie. Le ton est vif, la critique souvent sévère, mais l'exergue précise le but de l'auteur sans ambiguïté : «A tous ceux qui

aiment assez notre Eglise pour en souhaiter le rajeunissement et, surtout, y travailler.»

Fort de son statut de laïc, dont le rôle a été fortement remis en évidence par Vatican II, J.-B. Lang ose dire tout haut ce que beaucoup pensent : «C'est devenu un lieu commun de déplorer l'institutionnalisme, le juridisme et l'autoritarisme de l'Eglise catholique romaine. Ils se sont emparés de tous les domaines. Il n'y a pratiquement rien, dans notre vie, que l'Eglise n'ait pas jaugé, apprécié, codifié, défini, fixé et classé. Malheur à qui ose, surtout de l'intérieur, y toucher et y introduire la contestation : c'est considéré comme une intrusion scandaleuse dans une chasse gardée, c'est de la provocation... » (p. 89).

Abus de pouvoir

Ce n'est certes pas par provocation que l'auteur se lance dans une critique sévère de la «raison magistériel» et de l'usage du pouvoir. L'interpellation très vigoureuse de Hans Küng, qu'il cite à plusieurs reprises, concernant l'infailibilité a valu à ce dernier d'être mis à l'écart. Pourtant, beaucoup reconnaissent aujourd'hui que ce dogme, défini en 1870 malgré l'avis d'un certain nombre de Pères conciliaires, demanderait aujourd'hui une nouvelle interprétation.

* *Inquiétudes et espoirs d'un laïc*, Peter Lang SA, Berne 2001, 188 p.

Lang a le mérite de soulever le problème : il ne peut évidemment pas y apporter une réponse ; il faudrait tout un débat. Mais dans ce domaine, comme dans tant d'autres - statut de la femme, accueil des divorcés remariés, morale sexuelle -, Rome refuse le débat. Le pape Pie XII, qui n'a pourtant pas la réputation d'un moderniste, déplorait déjà l'absence d'opinion publique dans l'Eglise. Comment celle-ci pourrait-elle se former dans ces conditions ?

J.-B. Lang multiplie les exemples de cet étouffement de la discussion dans l'Eglise. Dans son chapitre sur «l'Eglise et la femme», il se moque de ces célibataires qui prétendent du haut de leur incompétence déterminer ce que doit être la vie et la morale des couples. Après les espoirs suscités par Vatican II, notamment par la Constitution *Gaudium et Spes*, que Lang se plaît à citer, on tombe de haut. Dans ce texte, on avait su parler très positivement des réalités humaines et de la famille. Aujourd'hui, la question se pose : pourquoi tant de blocages ? On a justement noté que la Constitution dogmatique sur l'Eglise était restée ambiguë : de remarquables avancées - la notion centrale de Peuple de Dieu - cohabitent avec des positions très traditionnelles sur le rôle de la hiérarchie. Ainsi, Christian Duquoc, cité par Lang, déplore que les décisions conciliaires n'aient pas été converties en décrets canoniques, donc rendues contraignantes. Cela a permis des retours en arrière, que beaucoup déplorent, par rapport aux intuitions de Jean XXIII et de Vatican II.

Avant la conclusion et l'épilogue, J.-B. Lang consacre son dernier chapitre à l'œcuménisme. Il a de la peine à cacher son agacement face à ce qu'il appelle l'arrogance de Rome. Il reconnaît les avancées de Vatican II, mais soupçonne Rome (injustement à mon avis) de rêver, malgré les déclarations contraires, que les frères séparés retournent au bercail. Ne voulant quand même pas perdre tout espoir, il cite

longuement le texte du groupe des Dombes de 1991 *Pour la conversion des Eglises*. Avec lui, on regrettera que ce texte généreux n'ait pas eu le retentissement qu'il méritait et que «les structures romaines étant toujours ce qu'elles sont, le déblocage est actuellement impossible» (p. 123).

Espérer quand même !

De façon significative, après ce constat négatif sur l'œcuménisme, l'auteur conclut par un dernier «Point final : espérer quand même !» Son espérance, c'est la montée d'un laïc conscient, responsable, courageux. Avec sévérité, il pense qu'il n'y a rien à attendre de la hiérarchie. Les faits, hélas, - l'imposition aux évêques du serment de fidélité ne permet pas d'attendre d'eux une parole plus libre - tendent à lui donner raison. C'est pourquoi il compte sur les laïcs, sur le Peuple de Dieu. Il ose espérer que son appel aura quelque résonance et que les laïcs prendront la relève sans impatience, sans colère.

«Ensemble, il nous faut scruter les Ecritures, examiner la Tradition, en garder ce qui est bon, savoureux et vrai ; nous ouvrir au Saint-Esprit, prier sans cesse dans la joie et la reconnaissance : laisser l'espérance et l'amour nous guider.» C'est donc bien une espérance que J.-B. Lang veut partager avec nous. Comment ne pas souhaiter qu'il soit lu et entendu !

**Ce livre et plus de 40000 autres
peuvent être empruntés au
CEDOFOR**

18 r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge / Genève
☎ 022 / 827 46 78
e-mail : bibliotheque@choisir.ch

Bible

**L'ÉVANGILE DE JEAN
AUJOURD'HUI**par Raymond Bréchet
*Bénédictines, St-Benoît-du-
Sault 2002, 154 p.*

La jaquette de ce petit livre donne le ton : y apparaît surligné le mot «aujourd'hui». C'est bien cette lecture que nous propose Raymond Bréchet : non un commentaire du quatrième évangile, mais, en prenant la place du «disciple que Jésus aimait», un compagnonnage avec le Christ dans notre quotidien.

En suivant l'ordre proposé par Jean, mais en en faisant une série de méditations pour aujourd'hui, l'auteur, qui durant de nombreuses années a étudié les ouvrages des exégètes et commenté lui-même le 4^e évangile, nous livre ici sous forme de prières des respirations spirituelles à prendre au milieu du stress de chaque jour. Dans le train ou le tram en vous rendant à votre travail, chez le dentiste ou dans une file d'attente, sortez ce petit fascicule de votre poche ou de votre sac à main (il a précisément la dimension adéquate), et prenez le temps d'être avec Celui qui est toujours avec nous.

Le style peut parfois sembler un brin suranné, les options exégétiques dépassées, ce petit livre ne nous égare jamais de l'essentiel, il ramène toujours le disciple au Christ. La vie de l'Esprit l'attire davantage que l'institution ecclésiale. Un lan-

gage qui parlera à de nombreux chercheurs de Dieu «aujourd'hui».

Jean-Bernard Livio

**CROIRE EN LA BIBLE
A l'heure de l'exégèse**par Raymond E. Brown
traduit par J.-B. Degorce
Cerf, Paris 2002, 224 p.

L'auteur, célèbre par son commentaire de saint Jean, a rassemblé dans ce volume des questions qui intéressent tout lecteur de la Bible. Elles furent publiées en 1981 en anglais ; il devait mourir en 1997. Il n'est pas un fondamentaliste de l'interprétation de la Bible, mais il se situe au centre, entre ceux qui interprètent l'Écriture de façon littérale et ceux qui, au contraire, prennent toutes les libertés possibles au nom de la critique littéraire des textes.

Les premiers chapitres traitent avec soin de la parole biblique, de son sens pour nous, de la manière de comprendre une doctrine, en faisant toujours la distinction entre ce que Dieu a voulu nous dire et comment des auteurs ont traduit son message dans les catégories connues de leur temps. Puis, il en vient à des applications pratiques : le sens du sacerdoce des croyants et du sacerdoce ministériel en regard de l'unique prêtre, Jésus-Christ, la réforme des Églises dans ce troisième millénaire, comment reconsidérer la fonction épiscopale à la lumière du Nouveau Testament.

La lecture de ces pages demande un effort certain. Mais le lecteur en sera récompensé.

Raymond Bréchet

Religions

**AU-DELÀ DE LA
TOLÉRANCE****La rencontre des religions**
par Dennis Gira
Bayard, Paris 2001, 170 p.

Il y a presque un paradoxe dans cet ouvrage : les cinq chapitres, écrits en un français des plus clairs, parsemés d'extraits de documents du magistère romain, mais également de la Bible, serpentent parmi les notions controversées de salut en Jésus-Christ, de nécessité de l'Église, etc., avec une aisance due notamment au caractère personnel et pédagogique que Dennis Gira applique à l'explication de sa pensée.

L'auteur, irénique de par son expérience personnelle avec le bouddhisme, n'hésite pas à commencer ses chapitres par des définitions de dictionnaire, afin d'aiguiller son récit vers les grandes pierres d'achoppement qui parsèment l'entreprise interreligieuse, sur lesquelles, d'ailleurs, il passe élégamment en divulguant son point de vue théologique personnel.

Une bibliographie sommaire et des notes de bas de page peu nombreuses invitent à revisiter le connu, pour l'agencer de manière nouvelle.

Thierry Schelling

PETIT LEXIQUE DES IDÉES FAUSSES SUR LES RELIGIONS

par Odon Vallet

Albin Michel, Paris 2002, 278 p.

Souriant opuscule ajustant certains clichés journalistiques en matière de religion, cet ouvrage ouvre soixante-dix lucarnes sur des thèmes touchant à Dieu, à la foi et aux traditions religieuses du monde entier, avec, il faut l'avouer, une prédilection pour le bouddhisme. On regrettera la minceur des informations sur l'islam ou les religions traditionnelles ethniques. Les lieux communs trop facilement «balancés» dans nos quotidiens se voient désormais pourvus d'indispensables explications que l'auteur veut actuelles et précises. L'écriture est claire, informative, voire primesautière ; mais deux ou trois petites erreurs se sont glissées dans la recherche fournie, qui touchent le continent africain - les Gurunsi, selon l'auteur, seraient Soudanais alors qu'ils sont du Burkina Faso - et les Eglises orthodoxes - encore qualifiées d'hérétiques sans une note historique à cet égard ! Dommage, car ces coquilles font alors douter de l'acuité du système de références.

L'initiative cependant est à saluer : toujours actualiser et expliciter telle ou telle notion devient un incontournable travail pour ne pas tomber dans le jugement à l'emporte-pièce. Le transculturel de nos vies nous y invite prestement !

Thierry Schelling

LA PRIÈRE, CE QU'EN DISENT LES RELIGIONS

sous la direction d'Evelyne Martini

L'Atelier, Paris 2001, 176 p.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette question : «Prier ? A quoi bon ? A quoi ça sert ?» Toute personne qui est en contact avec le monde, surtout avec les jeunes, a déjà fait cette expérience. Ce livre tombe bien et au bon moment ! Sa forme est simple, son langage facile. Un tel instrument manquait dans nos bibliothèques.

Les auteurs ont voulu nous aider à mieux comprendre la prière dans les différentes religions en nous offrant une bonne base de discussion. Cet ouvrage permet de comprendre la force et le besoin de la prière, cette pratique bien enracinée dans le quotidien de chaque être humain. Il commence par une réflexion philosophique qui nous introduit dans le monde de la pratique de la prière dans les différentes religions. Qu'il s'agisse des trois religions monothéistes ou de la tradition hindouiste et bouddhiste, les chapitres suivent un schéma de présentation identique, ce qui facilite la lecture.

Une autre partie, historique, s'intéresse aux origines de la prière, aux formes qu'elle a prises au fil du temps, aux gestes et aux positions du priant, aux formules, à l'intériorité, aux effets de la prière, etc. Très enrichissante aussi la dernière partie consacrée aux

questions d'actualité. Un livre à lire, mais aussi à consulter pour notre pratique quotidienne de prière.

Sandro Iseppi

Ministères

DÉCOUVRIR LES MINISTÈRES

par Jean Rigal

Desclée de Brouwer, Malakoff 2001, 256 p.

Voilà un excellent outil de travail, un manuel qui s'adresse aussi bien aux formateurs qu'aux personnes qui veulent approfondir la théologie des ministères. Dans le débat actuel autour de la fonction du prêtre, de l'accession des laïcs à certains ministères, des discussions œcuméniques sur le ministère ordonné, ce livre comblera ceux et celles qui prendront la peine de l'étudier. Un dossier historique, des approches théologiques, les enjeux des recherches contemporaines, tout est clairement expliqué, présenté de manière pédagogique, assorti de sommaires et de questionnaires qui stimulent la réflexion personnelle ou le dialogue en groupe. Des éléments de bibliographie permettent à ceux qui le désirent de poursuivre l'étude. La simplicité du langage et la limpidité de l'exposé ne trahissent en aucune façon la complexité de la matière. A chaque pas, on sent que l'auteur est non seulement un théologien averti, mais qu'il est particulière-

ment doué pour transmettre son savoir dans une forme accessible.

Un ouvrage que je recommande sans réticence aux assistants pastoraux et aux prêtres soucieux de voir un peu plus clair sur un sujet brûlant.

Pierre Emonet

LES DIACONESSES DANS L'ÉGLISE D'HIER... ET DE DEMAIN ?

par Janine Hourcade
Saint-Augustin, St-Maurice
2001, 184 p.

Cet ouvrage vient donner un éclairage renouvelé sur cette délicate question qui est celle de l'accession des femmes au diaconat au début de la chrétienté et dans les temps futurs. Janine Hourcade nous propose, en un premier mouvement, de suivre l'histoire des diaconesses dès les débuts de l'Eglise primitive. Dans une deuxième partie, elle pose un regard lucide sur les études récentes de cette question dans l'Eglise catholique et dans les Eglises sœurs.

Après avoir fait l'exégèse de quelques textes de l'Écriture où sont mentionnées des femmes diaconesses, comme Phobé (Rm 16,1-2), l'auteur constate que le ministère des diaconesses n'apparaît en fait qu'au début du III^e siècle. On en a une trace sûre dans un vieux document composé en Syrie, à cette époque : *La Didascalie des Apôtres*. Dans ce texte, sont indiqués les tâches ministérielles des diaconesses et ensuite un parallèle important entre les diaconesses et les femmes qui assistaient Jésus : «A cause de cela, nous affirmons que le ministère d'une diaconesse est tout à fait nécessaire et important. Car notre Seigneur et Sauveur lui aussi fut servi par des diaconesses qui étaient Marie Madeleine et Marie, la fille de Jacques et la mère de José, et la mère des fils de Zébédée et d'autres femmes encore.» Puis, s'adressant à l'évêque, le document dit : «Et vous aussi avez besoin de diaconesses pour beaucoup de choses» (pp. 47-48). Cette observation souligne les responsabilités réelles de la diaconesse dans différents domaines en étroite collaboration avec l'évêque.

Dans le débat théologique actuel autour du *rétablissement des «diaconesses»*, se pose avec acuité la question de savoir si, dans l'Eglise du premier millénaire, pareil ministère fut vraiment un authentique sacrement, ou quelque chose d'analogue à la consécration d'abbesses du Moyen Age.

Ce livre bien documenté, de lecture aisée, donne de façon mesurée et pertinente de nombreux arguments en faveur d'une ouverture au diaconat féminin. Dans sa conclusion, l'auteur souligne qu'«à notre époque traversée de tant d'angoisses existentielles et de doutes philosophiques, le témoignage de femmes, tout à fait reconnues par l'Eglise, faisant le don de leur personne pour annoncer la Bonne Nouvelle

de l'Évangile, ne saurait laisser indifférent».

Monique Desthieux

Biographies

L'AMOUR RÉVOLTÉ

par Jean-Samuel Grand
illustrations Etienne Grand
Ouverture, Le Mont-sur-
Lausanne 2001, 288 p.

Les heures que vous passerez avec Jean-Samuel, l'écrivain, et Etienne, son frère, poète et aquarelliste, vous enchantent et vous feront peut-être mieux vous rencontrer au cœur du mystère de votre vie, dans un partage surprenant. Naître à soi-même, renaître, devenir soi n'est possible que dans la relation vraie et prolongée avec les autres, où chacun devient tour à tour miroir, interrogation, silence aimant, main tendue, respect, confiance absolue.

«Notre vie serait sans valeur, elle n'aurait guère d'histoire(s) si elle n'était d'abord ce lieu de rencontres avec des personnalités décidées au plus intime d'elles-mêmes de nous transmettre la substance unique, enfouie au plus profond de leur être.»

A vingt ans, Jean-Samuel était apprenti dans la même imprimerie où Germain Lapaire finissait sa carrière professionnelle. Une perle parmi d'autres dans les sables de leur enfance auprès d'un père pasteur de l'Eglise libre du canton de Vaud et d'une mère

infirmière, d'un grand-père qui aimait les femmes et son métier par-dessus tout, menuisier ébéniste, maître à l'Ecole des métiers de Lausanne. De toutes les personnes dont il nous parle dans ce roman, bilan de leur vie à tous deux - Ernest Cantova, Henri Parel, Marguerite Cavadaski, Philippe Zeissig -, des institutions - Bois Soleil, les communautés de Grand-Champ, de Taizé, de L'Aube - et des lieux de travail professionnel, les deux frères retiennent ce qui les a construits et construit le monde à venir.

Très jeunes, ils découvrent «la richesse de la pauvreté», car il avait fallu lutter, se priver, et, devenus chefs d'entreprise, la pauvreté de l'argent finalement. Le plus important pour la construction de soi et du monde, ce sont «des hommes et des femmes levain dans la pâte», s'écoulant mutuellement, tous égaux en dignité et destinés à être sel et lumière les uns pour les autres.

L'Amour révolté et partagé peut triompher de toutes les dérives. La rencontre avec ce livre m'a dynamisé.

Jean Nicod

LETTRE À DIEU

par Jules Roy

Albin Michel, Paris 2001, 262 p.

Avant de mourir, Jules Roy, écrivain français, s'est lancé un ultime défi : celui de relire sa vie en s'adressant à Dieu. A 93 ans, le vieil homme se

réapproprie son existence, depuis son enfance dans une ferme à Alger, jusqu'aux dernières heures de sa vie, en passant par ses premières interrogations sur l'existence de Dieu et son engagement dans l'aviation durant la Seconde Guerre mondiale. Le vieil homme écrit comme à «un inconnu inquiétant» dont il aimerait mieux connaître l'existence.

D'emblée, le lecteur est embarqué dans cette relecture émouvante, sensible, passionnante. L'écriture est vive, alerte, dépouillée. Comment un homme qui a eu une vie si remplie en comprend-il le sens ? Comment ressent-il la présence de Dieu dans les grands comme dans les petits moments de sa vie ? L'exercice est intéressant, car il amène le lecteur à vivre ce retour sur lui-même, sur sa vie, et à s'interroger sur sa relation à Dieu.

François Le Roux

ERNEST PSICHARI

L'ordre et l'errance

par Frédérique Neau-Dufour
Cerf, Paris 2001, 370 p.

Biographie passionnante d'un homme passionné, Psychari, jeune écrivain, mort à 31 ans, au début de la Grande Guerre, le 22 août 1914, parmi les premiers officiers.

«Enfin, écrivait-il au moment de la déclaration, la parole va passer aux soldats.» C'est bien grâce à l'armée, à sa discipline qu'il retrouve peu à

peu son équilibre, après une période tumultueuse de sa jeunesse dont aucun des éléments n'est passé sous silence, avec pudeur, lorsque la grave crise des années 1900-1903 le conduit à bien des errances.

Ce socialiste athée, petit-fils de Renan, converti au catholicisme, défendant les valeurs de l'armée et de la patrie, mort au champ d'honneur, offrait tous les éléments pour une récupération par la droite, voire l'extrême droite française, ce qu'elle fit. Aussi Psychari apparaît comme une figure étonnante et paradoxale des milieux intellectuels du début du siècle dernier, n'hésitant pas à renier son passé dreyfusard sur un ton particulièrement brutal. Il reste cependant, heureusement pourrais-je ajouter, réfractaire à la pensée xénophobe, ce qui l'éloigne de Maurras, mais aussi de Barrès. Sa conversion, après celle de son ami Maritain, l'entraîne dans une recherche passionnée de Dieu. En sortira le *Voyage du Centurion*, rédigé en 1914, peu avant sa mort.

Ce genre nouveau de biographie, historique selon la collection, où l'auteur s'efface derrière les données et de nombreux documents inédits, forme un ouvrage remarquable très objectif. Une lecture extrêmement intéressante qui nous plonge dans le bouillonnement politique et social de la France au début du siècle dernier. Lecture vivement recommandée !

Yves Brun

Aymon Marcel : Bouillon alias Denis Meylan. Une tranche de vie. *Mon Village, Vuillens 2001, 192 p.*

Bauberot Jean, Mathieu Séverine : Religion, modernité et culture au Royaume-Uni et en France. 1800-1914. *Seuil, Paris 2002, 320 p.*

Baudoin-Croix Marie : Lignes d'oraison. *L'Emmanuel, Paris 2001, 176 p.*

Bianchi Enzo : Si tu savais le Don de Dieu. La vie religieuse dans l'Eglise. *Lessius, Bruxelles 2001, 288 p.*

Blanchetière François : Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien (30-135). *Cerf, Paris 2001, 588 p.*

De l'amitié. Hommage à Albert Béguin (1901-1957). Ouvrage collectif [36963]. *Université de Neuchâtel, Neuchâtel 2001, 284 p.*

Deng Ming-Dao : Le Tao au jour le jour. 365 méditations taoïstes. *Albin Michel, Paris 2002, 380 p.*

Duchesne Philippine et ses compagnes : Les années pionnières 1818-1823. Lettres et journaux des premières missionnaires du Sacré-Cœur aux Etats-Unis. *Cerf, Paris 2001, 708 p.*

Dupré Denis : Capitaliste et fier de l'être ! 7 principes pour sauver nos âmes. *Denis Dupré, Furmeyer 2000, 96 p.*

Dupront Alphonse : Genèses des temps modernes. Rome, les réformes et le nouveau monde. *Seuil, Paris 2001, 410 p.*

Emmanuelle (Sœur), Asso Philippe : Richesse de la pauvreté. Flammarion, *Paris 2001, 192 p.*

Gerecht und Sünder zugleich ? Ökumenische Klärungen. Ouvrage collectif [36805]. *Herder, Basel 2001, 464 p.*

Gesche Adolphe : Le Christ. *Cerf, Paris 2001, 258 p.*

Godel Vahé : Fragments d'une chronique. Genève - Paris - Arménie. *Metropolis, Genève 2001, 126 p.*

Gourrier Patrice, Desbouchages Jérôme : Talitha Koum ! Eveille la source qui est en toi. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 256 p.*

Gozlan Martine : Pour comprendre l'intégrisme islamique. *Albin Michel, Paris 2002, 200 p.*

Groupe Paroles : Une Eglise pour le XXI^e siècle. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 226 p.*

Guenard Tim : Tagueurs d'espérance. *Presses de la Renaissance, Paris 2002, 210 p.*

Jacques Geneviève : Au-delà de l'impunité. Une perspective œcuménique sur les questions de vérité, de justice et de réconciliation. *WCC Publications, Genève 2001, 68 p.*

Lanxade Jacques : Quand le monde a basculé. *Nil, Paris 2001, 400 p.*

Margerie Bertrand de : Newman face aux religions de l'humanité. *Parole et Silence, Paris 2001, 122 p.*

Mérigoux Jean-Marie : Va à Ninive ! Un dialogue avec l'Irak. Mossoul et les villages chrétiens. *Cerf, Paris 2000, 482 p.*

Reynier Chantal : Pierre-Joseph de Clorivière. Jésuite. 1735-1820. Un maître spirituel pour aujourd'hui. *Parole et Silence, Paris 2001, 104 p.*

Richardot Jean-Pierre : Une autre Suisse. 1940-1944. *Labor et Fides, Genève 2002, 272 p.*

Roger Frère : Dieu ne peut qu'aimer. *Presses de Taizé, Taizé 2001, 134 p.*

Rue de la Pré-Voyance. Essais sur la pensée de Pierre de Lochet. Ouvrage collectif [36802]. *Feuilles familiales, Malanne 2001, 230 p.*

Savoirs et enjeux de l'interculturel. Nouvelles approches, nouvelles perspectives. Ouvrage collectif [36964]. *L'Harmattan, Paris 2001, 368 p.*

Schwikart Georg : Le petit guide du servent de messe. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 96 p.*

Sicari Antonio-Maria : La vie spirituelle du chrétien. *Cerf, Paris 1999, 398 p.*

Van Marcel : Colloques avec Jésus, Marie et Thérèse de l'Enfant Jésus. *Saint-Paul, Versailles 2001, 472 p.*

Vulliez Hyacinthe : Camille Folliet. Prêtre et résistant. *Le Vieil Annecy, Annecy 2001, 192 p.*

Zhuangzi, Tchouang-Tseu : Le rêve du papillon. Œuvres. *Albin Michel, Paris 2002, 340 p.*

J' ai voulu chanter la vie sans épines !
Mais une rose sans épines est-elle une rose ?
La beauté d'une rose, ce sont aussi ses épines.
J'ai voulu aimer la vie sans larmes !
Mais des yeux sans larmes sont-ils des yeux ?
La beauté des yeux, ce sont aussi ses larmes.
J'ai voulu danser la vie sans musique !
Mais une danse sans musique est-elle une danse ?
La beauté d'une danse, c'est aussi la musique.
J'ai voulu fêter la vie sans invités !
Mais la fête sans invités est-elle une fête ?
L'éclat d'une fête, ce sont aussi les invités.

J'ai voulu un bonheur sans malheur !
Mais un bonheur sans malheur
est-il vraiment un bonheur ?
Le vrai bonheur, c'est le mélange des deux.

J'ai voulu l'homme sans souffrance !
Mais un homme sans souffrance existe-t-il ?
La grandeur de l'homme,
c'est aussi sa part de souffrance.

Clarisse Koubemba
franciscaine missionnaire de Marie
*in Maladie et souffrance,
mes compagnons de route*

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Un Festival de Lumière

10^e anniversaire



AGAPÉ

6^e Festival de Musique et d'Art Sacré

Avec la participation de Tölzer Knabenchor, Gerhardt Schmidt-Gaden • Ensemble Dialogos, Katarina Livljanic • La Compagnie de l'Elan Jean-Luc Jeener, Emmanuel Dechartre • Ensemble Venance Fortunat, Anne-Marie Deschamps • Luca Guglielmi • Marie-Claudine Touyère • Le Théâtre Fragile, Jean-Pierre Nortel • La Capella Reial de Catalunya, Jordi Savall, Montserrat Figueras • Ensemble Vocal Orlando, Laurent Gendre • La Compagnie Jean Davy, Odile Mallet, Geneviève Brunet • Venice Baroque Orchestra, Andrea Marcon, Giuliano Carmignola • Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre • Père Marie-Dominique Philippe, o.p. Huelgas Ensemble, Paul van Nevel • Eva Vlavianos

Genève du 8 au 12 mai 2002

Autour de l'église Saint-François de Sales, Prieuré Saint-Jean
23, rue des Voisins • 1205 Genève

Renseignements et Inscriptions au 022 / 708 10 00

Avec le patronage
de l'UNESCO

ESPACE 2

léman bleu
TELEVISION

GR

SGS

STANLEY THOMAS
ROBINSON FOUNDATION

Hôtel
Drake-Longchamp

les Concerts
de Bonmont

Festival du
Haut-Jura

Location : les billets sont en vente au Service culturel Migros, 7 rue du Prince à Genève
Le Festival est soutenu par le Département des Affaires sociales de la Ville de Genève